

Deux drames (Verhaeren)

Émile Verhaeren

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Le Cloître

Àmon ami Émile Van Mons

PERSONNAGES

Dom Balthazar.
Dom Marc.
Le Prieur.
Père Thomas.
Dom Militien.
Idesbald.
Théodule.
Des moines ; — Des fidèles.

Jardin de couvent : parterres réguliers, buis, tonnelles, cadran solaire ; à droite, à l'avant-plan, calvaire ; à gauche, entrée romane de la chapelle ; au fond, des moines jouent aux boules, travaillent à des filets de pêche, rajustent des instruments de jardinage. Assis en cercle, sur un large banc de bois, quelques-uns s'entretiennent.

THOMAS

Je vous disais donc : Dieu ne peut être le mal ; or, la crainte ayant pour objet le mal, pourquoi se fait-il qu'on enseigne : « La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse ? »

DOM BALTHAZAR

Vous raisonnez trop.

THOMAS

La chose importe. Si l'on tranche mal la question, toute la vie chrétienne est faussée.

DOM BALTHAZAR

Vous raisonnez trop, vous dis-je.

DOM MARC

Il ne faut pas craindre Dieu, il faut l'aimer.

THOMAS

Vous parlez comme Basilide, l'hérésiarque.

DOM MARC

Comme Basilide, moi ?

THOMAS

Basilide dit textuellement ce que vous affirmez.

DOM MARC

Saint Augustin le dit aussi.

DOM MILITIEN

Dom Marc a raison, saint Augustin dit textuellement : « Aime et fais ce que veux. »

THOMAS

Oh ! cela n'est pas la même chose. Saint Augustin réserve la crainte. Il faut varier son adoration, il faut être à la fois et craintif et tremblant et plein de ferveur…

DOM BALTHAZAR (impatient)

Vous raisonnez trop… vous raisonnez trop…

THOMAS (à DOM BALTHAZAR)

Vous ne distinguez pas toute l'infinie diversité de la nature et de la personnalité divines, mon frère.

DOM BALTHAZAR (brusquement)

Moi, j'ai la passion, j'ai la rage de Dieu,
Je ne comprends que ceux
Qui le proclament.
Presque avec fureur, comme si leur âme
Folle n'avait trouvé, pour le louer, qu'un cri,
Qu'un seul, toujours le même,
Mais clair, mais pur, mais fort comme un baptême
(Une pause)
Dieu ne demande point d'être décrit,
Pesé et consigné dans des livres superbes
Et solennels comme l'orgueil.

THOMAS

Ta foi est simple ainsi que l'herbe,
Ta foi dans les temples de Dieu s'arrête au seuil ;
Mais au temps de pensée, où tous nous sommes,
il faut discuter Dieu, pour lui gagner les hommes.

DOM BALTHAZAR (violent)

Il est d'autant plus Dieu qu'on ne le comprend pas ;
C'est quand la foi, c'est quand l'amour sont las
De porter Christ, sanglant et nu, devant le monde,
Qu'on perd son heure à l'expliquer, par de profondes
Et complexes et futiles raisons.
Or, il se rit de ces combinaisons
De malice et d'orgueil où l'on s'exerce.
Il ne veut pas de ce banal commerce
De textes et de mots où l'on cote son nom.
Suivant qu'on argumente adroitement ou non.
Il est plus haut que l'humaine sagesse,
Il est trop vaste ou trop géant ou trop profond,
Pour qu'on en fixe ou la hauteur ou bien le fond ;
Et c'est uniquement dans une ivresse
Violente d'amour, de sacrifice et de ferveur,
Qu'un Saint est quelquefois monté jusqu'à son cœur !

DOM MILITIEN

Voilà la vérité !

DOM MARC (plein d'effusion, allant vers DOM BALTHAZAR)

Oh, mon frère ! mon frère !

THOMAS (comme surpris)

Nous méritons vraiment qu'on nous bafoue, qu'on nous renie.

Et nous en sommes là depuis Bonaventure et saint Thomas d'Aquin !

S'adressant à DOM MARC et à DOM MILITIEN.

C'étaient pourtant des Saints aussi hauts que les vôtres,
Ceux là ! c'étaient des fronts et des cerveaux d'apôtres,
Sereins et flamboyants comme un glaive de Dieu ;
Leur cœur dans leur pensée avait saisi le feu
Torride et pur, dont s'enflamment les âmes ;
Leur croyance prenait leur raison d'or pour trame ;
Elle y brodait les grands lys blancs,
Des doctrines sûres et fières

Laissant aux cœurs sans force et sans vertu l'élan
Des prières coutumières.

Prenant directement à partie DOM BALTHAZAR.

C'étaient des Saints et des savants, ceux-là,
Et des héros, tandis que vous...

DOM BALTHAZAR (TROUBLÉ)

Et des héros, tandis que vous...Il ne faut pas
Me regarder quand vous parlez d'hommes sublimes.

DOM MILITIEN

Notre âge a fait tomber de ses plus hautes cimes
Toute grandeur. Il a nié le sens ardent
Qu'on attachait, jadis, chez nous, en occident,
À l'héroïsme vierge et la beauté chrétienne ;
La science s'en vint nous chanter son antienne,
Quand s'abaissait, le soir, sur nos grèves, la foi ;
Mais la science est à son tour montrée au doigt,
Qui tue et qui supprime : elle est déjà niée

Par ceux qui la rêvaient claire et harmoniée
Et belle au point de commenter tout l'univers !
Tel livre aujourd'hui vrai, abat le livre d'hier,
Tout système est chargé d'un système contraire

Qui l'écrase. L'hypothèse surnuméraire
Se prodigue partout, mais ne définit rien ;
Il n'y a plus ni vrai, ni faux, ni mal, ni bien,
La science est à bout de vie… et se dévore.

THOMAS

Il n'est pas vrai, tout le futur lui reste encore !

DOM MILITIEN

Il faut que l'on revienne à la simplicité
Et à l'enfance. Il faut l'amour et la bonté
Et l'ignorance. Et, parmi nous, le seul qui vive
Ainsi, d'accord avec la renaissance vive
De demain, c'est dom Marc.

DOM BALTHAZAR

De demain, c'est dom Marc.C'est le plus haut de nous !

DOM MARC (CONFUS)

Moi ! Moi ! Moi ! Balthazar ? mais je suis, de vous tous,
Le moindre et le plus nul.

DOM BALTHAZAR

Le moindre et le plus nul.Enfant, François d'Assise
Était pareil : son nom embaume et fleurdelise

Toute l'église. Oh ! certe, auprès de toi, je sens
Combien le péché noir a corrompu mon sang ;
Mais je te sais la pureté de notre temple ;
Tu es l'extase et la candeur ; tu es l'exemple
Et le foyer d'amour. Si nous étions encor
Les moines embrasés des moyens-âges d'or,
Nous baiserions le bord de ta robe de bure,
Nous bénirions tes mains calmes qui transfigurent…

DOM MARC (très ému)

Balthazar ! Balthazar ! mon frère Balthazar !

DOM BALTHAZAR (violent)

Je ne suis rien qu'un feu d'orage et de hasard ;
Je ne suis rien qu'un flambeau fou dans la tempête,
Lorsque je songe à la clarté fixe et secrète
Que ton esprit, sans même le savoir, répand !
Je veux que mon orgueil soit vain et soit rampant,
Quand tu parais ; je veux humilier mon être,
Mon front, mon cœur, ma chair, mon corps ; je veux les mettre
Ici même, sous tes pieds clairs, dans la poussière.

Il tombe à genoux comme égaré.

DOM MARC (voulant le relever)

Mon pauvre frère Balthazar !…

DOM BALTHAZAR

Mon pauvre frère Balthazar !…Laisse ; le fard
De ma fausse grandeur doit tomber dans la boue ;

Le péché, sur sa honte et sa terreur, me cloue,
Et mon âme mourrait si tu n'avais pitié.

DOM MARC

Balthazar ! Balthazar ! Au nom de l'amitié
Qui nous unit, relève-toi et me regarde ;
Ne suis-je pas ton simple élève, et toi, ma garde ?

DOM BALTHAZAR (SE RELEVANT)

Je voulais qu'on me vît humble et nul devant toi.

DOM MILITIEN

L'exemple est haut et digne et sa franchise accroît
Notre ferveur pour ta force droite, mon frère.

DOM BALTHAZAR (À DOM MILITIEN)

Il faut avoir pitié de moi.

DOM MILITIEN

Il faut avoir pitié de moi.Notre prière…

DOM BALTHAZAR (À TOUS)

Il faut avoir immensément pitié de moi…

THOMAS (AUX MOINES QUI RESTENT OCCUPÉS CHACUN DE LEUR TRAVAIL)

Est-ce étrange ? Brusquement, comme en coup de vent, en venir à ces excès ! on parle, on argumente, on prouve, et cet étonnant Balthazar rompt tous liens et provoque une sorte de scandale à rebours.

IDESBALD

Il est autoritaire et arrogant. Il est impétueux et sauvage. On le croit au-dessus de nous tous, et le voici plus humble, plus simple et plus bas que le moindre des frères convers.

Personne ne voit clair en lui.

THOMAS

Tu crois ?…

IDESBALD

Il importe à la sécurité de ce cloître que jamais ce moine n'en devienne le chef.

THOMAS

Qui l'en empêcherait ?

IDESBALD (VIVEMENT)

J'en appelle à tous nos moines ?

THOMAS (RAILLEUR)

Oh ! ils ne sont pas de sa force ni ne sa taille. En sa présence, ils se tiennent cois comme des vaincus.

UN MOINE

C'est que l'heure d'agir n'est point venue.

THOMAS

Mais elle sonne depuis qu'il est ici ! Notre prieur soutient Balthazar parce qu'il est duc et comte comme lui, comme Dom Marc, comme Dom Militien. Il le pousse à notre tête avec ses mains séniles. Voici dix ans que je le vois, que je lutte, que je travaille. Je voudrais qu'aujourd'hui tous vous m'aidiez, et vous restez immobiles.

UN MOINE

Jamais nous n'accepterons Balthazar.

THOMAS

Alors défendez-vous. Quelque chose me dit que les actes vont compter…

IDESBALD

Jamais Rome ne nous l'imposera.

THOMAS

Dom Balthazar est de lignée illustre ;
Son nom donne à sa vertu haute son lustre,
Il a des répondants et des aïeux,
Jadis, l'un d'eux
Qui s'en revint
Hérissé d'or et de pillage
Vers son village,
Dota, de tout son bien,
Ce cloître, où la grandeur du Christ est exaltée.

UN MOINE

C’est une ancienne histoire.

THOMAS

Il suffit qu’on la croie vraie.

IDESBALD (rêveur)

Comme nous sommes encore, nous autres, les clercs de la roture !

Balthazar… Comte d’Argonne et duc de Rispaire…

THOMAS

Certes, parmi nous tous,
Le moins armé de prévoyance
Et de vivante et de batailleuse science,
C’est lui ! Jamais il n’aperçoit les éclairs fous
Qui balafrent, là-bas, au-delà des murailles
De ce cloître, les vastes cieux tonnants.
Il n’entend rien de la bondissante bataille,
Où Dieu même semble inquiet et frissonnant ;
Nos quatre murs cernent pour lui le monde,
Alors que l’univers entier est aujourd’hui
Si rugissant, sous les soleils ou sous les nuits,
Que pour n’en point ouïr la révolte profonde
Il faut être de roc ou bien n’exister pas !…
Vivre comme jadis, en un rêve ascétique

Et maintenir ce rêve intact et despotique,
Contre nous tous, voilà ses plus graves combats.
Il est de trois cents ans venu trop tard sur terre,
Un fanatisme ardent sèche son âme austère ;

Il ne sait rien, hors nos textes sacramentels,
Mais il sera prieur, puisqu'il s'affirme tel.

UN MOINE

C'est vous qui devez l'être.

THOMAS

Cela dépend de vous. Vous êtes la force nouvelle, celle qu'on ignore encore et qui doit éclater. Avertissez le pape, adressez-vous à Rome.

IDESBALD (avec hésitation)

Il faut qu'on vous nomme.

THOMAS, (regardant IDESBALD fixement)

Et vous ?... vous ?

IDESBALD (feignant l'indifférence)

Oh moi !... moi !

THOMAS (avec fermeté)

Rome seul décide. L'évêque m'est favorable. Il déteste notre prieur. Il agira hors du cloître, prudemment, sans rien violenter, comme il convient. Mais, pour Dieu, vous autres, remuez-vous !

UN MOINE

Vous nous direz ce qu'il faut faire.

THOMAS

Devinez-le ; vos paroles, votre attitude, les vœux que vous exprimez, ceux que vous taisez, mais qu'on présume, vos démarches, vos lettres, tout doit combattre Balthazar. Il faut le perdre dans l'esprit du prieur. Il faut l'ébranler à ses propres yeux, pour qu'il doute de lui-même. Que sais-je ? C'est vous-mêmes qui devez savoir…

IDESBALD

Jamais, autant qu'aujourd'hui, Balthazar n'apparut dangereux.

THOMAS (à IDESBALD)

Il traverse une crise de conscience.

THÉODULE (aux moines)

Chacun de nous priera pour lui.

THOMAS (à THÉODULE)

Vous prierez pour lui quand ce cloître sera sauvé.

THÉODULE

Dom Balthazar demeure notre exemple.

THOMAS

L'esprit de Dieu ressuscite de siècle en siècle, comme jadis son corps. À chaque métamorphose, de nouveaux témoins de sa gloire se lèvent. Nous les sommes aujourd'hui.

THÉODULE

Et le prieur ? et Dom Marc ? et Dom Militien ?

THOMAS

Vous ne comprenez rien à ce que tous, ici, nous voulons ensemble. Vous êtes le rameau maigre de cet arbre de vie que Dieu planta jadis et cultive en ce monastère.

THÉODULE

Notre devoir est d'obéir.

THOMAS

Nous sommes le nombre et le savoir et la vertu. Vous verrez clair un jour.

IDESBALD

Laissez-nous faire.

UN MOINE

Vous substituez votre ambition à une autre.

UN AUTRE MOINE (à IDESBALD et à THOMAS)

C'est Balthazar qui vous tient unis contre lui ; vous vous disputeriez sa place, s'il tombait.

THOMAS (aux moines)

Nous voulons vous arracher aux anciens jougs, vous réveiller et vous grandir. Ne soyez pas vos propres ennemis.

Un silence se fait à voir le PRIEUR s'avancer.

IDESBALD (à mi-voix)

Laissez-nous faire… Laissez-nous faire…

THOMAS (au prieur)

J'ai achevé, mon Père, mes commentaires sur Tertullien. Puis-je les envoyer à notre Seigneur l'Évêque et demander l' « approbatur » ?

LE PRIEUR

Monseigneur a grand espoir en vous. Il vous admire, père Thomas.

THOMAS

Monseigneur est indulgent.

LE PRIEUR

Et moi, croyez-vous donc que je ne vous rende point hommage.

THOMAS

J'ai mis mon livre entier sous votre patronage.

LE PRIEUR

Vous êtes un porteur de torches devant Dieu.
Vous perforez de grands chemins de feu

L'infini d'ombre ;
Notre siècle, sans vous et vos pareils,
Irait buter parmi les trous et les décombres.

Il faut des savants purs, des fronts vermeils
Pour, humblement, servir la doctrine éternelle,
Autant qu'il faut, pour les guider
Et fermement les commander,
Des hommes forts dont la race fut solennelle
Et largement dominatrice, au cours des temps.

THOMAS

Malgré tout mon respect, j'ose croire pourtant
Que ceux dont les cerveaux sont grands par la science
Peuvent imposer à d'autres qu'eux l'obéissance
Et qu'ils savent, à leur tour…

LE PRIEUR

Tous ceux qui connaissent les hommes pensent
Et ont pensé jusqu'à ce jour, toujours,
Non comme toi, mais comme moi,
Le Maître ici, je pense et j'ordonne qu'on pense. (un repos.)
Écoutez-moi ; tant qu'il existera sur terre
Des familles depuis des siècles volontaires

Et superbes, votre espoir sera vain.
La force vraie et profonde, la force
Sûre, s'est à tel point affermie en leurs mains
Et dressée en leur torse
Que vivre est, pour elles, régner.
À moins que cette force immense et provignée
Ne soit détruite ou dédaignée
Par ceux mêmes qui la détiennent,
Et qu'ils ne se perdent ou ne s'abstiennent,

Jamais aucun de vous contre eux ne prévaudra.
C'est dans l'ordre et c'est dans la nature, cela,
Et vous aurez l'esprit de le comprendre.

DOM BALTHAZAR (SURVENANT)

Mon père, je voudrais vous parler… seul à seul…

LE PRIEUR (AU PÈRE THOMAS)

Laissez-nous.

DOM BALTHAZAR, (AU PRIEUR)

Hier au confessionnal, quelqu'un m'a dit : « Voici cinq mois que le père Nol Harding fut tué. On accusa son fils ; on l'arrêta. On l'a jugé et condamné. Or, il est innocent, je l'affirme, et c'est moi, l'assassin. »

Sans réfléchir, n'écoutant que la voix profonde de mon âme, j'ai enjoint à cet homme d'aller, au sortir de mon confessionnal, s'avouer coupable. Il me disait : « Tout, m'excuse ; le père Harding fit mourir mon père ; il l'empoisonna. »

J'ai presque chassé de devant moi, cet homme, pour qu'il allât se livrer au plus vite.

Et maintenant comprenez-vous, mon Père ?

LE PRIEUR

Vous avez fait ce qu'il fallait faire.

DOM BALTHAZAR

Et moi ? moi ? qui, voici dix ans, tuai mon père, moi que vous avez accueilli, ici, auprès de vous, sans me rien dire…

LE PRIEUR

Cet homme a-t-il voulu, ainsi que vous,
Entrer au cloître et fervemment, à deux genoux,

Battre de sa prière incessante la porte
Des paradis fermés ?

DOM BALTHAZAR

Des paradis fermés ? Qu'importe !
C'est depuis hier que je vois clair à coups d'éclairs
En moi-même…

LE PRIEUR

En moi-même…Mais votre crime est effacé,
Je l'ai absous et Rome aussi ;
Depuis dix ans que vous vivez ici,
Il est oubli, il est poussière.
Comte d'Argonne et duc de Rispaire,
Vous paraîtrez indemne et exaucé
À votre heure dernière, devant Dieu.

DOM BALTHAZAR

Je veux crier mon crime devant tous…
Je me sens pris et emporté par ses remous
Plus loin que ne s'étend ma volonté tenace ;
Je veux crier mon crime et mériter ma grâce…

LE PRIEUR

Mon fils…

DOM BALTHAZAR

Mon fils…Toute la nuit je me suis épuisé,
Violemment, à l'endiguer, à le briser ;
Je ne l'ai pu. Comme des flots sauvages
Il jaillissait vers moi avec toute sa rage…
Mes yeux n'étaient pas assez grands
Pour regarder couler la vie et tout le sang
Sur la poitrine inerte
De mon père. La blessure semblait ouverte
Plus largement qu'au moment de sa mort,
Et fermentait, et grandissait encor
À mesure que mes yeux fous la regardaient
Couler, couler toujours, couler sans trêve.

LE PRIEUR

Un rêve !

DOM BALTHAZAR

C'était du sang, du sang fumant et vrai,
J'en suis souillé et je le reconnais.
Je suis rouge de ce sang-là jusque dans l'âme ;
Il me pénètre, il me brûle, comme une flamme
Qui s'exalte en mon torse et se glisse en ma chair.

J'en respire l'odeur sur moi. Le vent et l'air
Et la lumière, autour de moi, sont rouges.
J'ai peur de ce qui luit soudain, de ce qui bouge.

J'ai peur de tout. Le moindre bruit
Fixe un arrêt, dans ma pensée et ma prière,
Et l'effrayant silence est un étau qui serre,
Entre ses fers muets, mon cœur pendant la nuit.

LE PRIEUR

Votre cerveau, mon fils, s'égare et s'hallucine.
Ce n'est plus Dieu, mais c'est Satan
Qui vous ravage et vous domine
Dom Balthazar, le piège qu'il vous tend,
Il le tendit jadis, aux plus fervents des moines,
À ceux des temps païens à peine exorcisés,
À ceux du désert pâle et des rocs convulsés,
Aux Paul et aux Antoine.
Votre esprit brûle et votre âme est en feu,
Vos pas hagards abandonnent nos cimes ;
Et vous ne songez pas que le plus grand des crimes
Est de douter et de désespérer de Dieu.

DOM BALTHAZAR

Mon père !

LE PRIEUR

Mon père ! Il faut renaître à la sagesse sûre,
Il faut réinstaller le calme et la mesure
En vous ; il faut broyer votre fureur ; il faut
Couper dès aujourd'hui, à coups de faulx,
Ce tas de blés mauvais, où la honte chardonne.

DOM BALTHAZAR

Je ne pourrai jamais ! Jamais !

LE PRIEUR

Je ne pourrai jamais ! Jamais ! Je vous l'ordonne.

D'un ton radouci, après un repos.

Mon fils, voici dix ans déjà que, parmi nous,
Tu vis, aimant le jeûne exsangue et le courroux
Du cilice secret et le cuisant cautère
De cette mort quotidienne et volontaire,
Que nous vivons, pour mériter le ciel, un jour !
Le Christ se réjouit de toi. Son âpre amour
Baise le sang caillé des sublimes blessures

Que tu te fais pour sa gloire. Tes flétrissures
Lui sont belles et les anges chantent là-haut,
L'excès de tes ardeurs et de tes pénitences.
Or, tu ne peux pas, toi, voler cette existence
À Dieu dont tu restes le prêtre et le héraut.
Tu ne peux point biffer, par ta rouge folie,
L'œuvre de ton devoir non encore accomplie,
Tu ne peux point jeter entre le Christ et toi
Ta justice, pour en faire la loi.

DOM BALTHAZAR (TORTURÉ)

Ta justice, pour en faire la loi.Mon père !
Mon père !

LE PRIEUR

Mon père ! Écoute encor.

DOM BALTHAZAR

Mon père ! Écoute encor.Oh ! mon père !

LE PRIEUR

Mon père ! Écoute encor.Oh ! mon père ! La voie
Du doux pardon doit rester celle de ton choix.
Ton avancée y fut si simplement sublime

Que Dieu lui-même accepte, à cette heure, ton crime
Et qu'il l'aime, parce que, grâce à lui, tu fus
L'être choisi pour les rémissions suprêmes.
Nuire à un tel projet divin, par le refus
De te soumettre encor au silence absolu,
Serait, mon fils, outrager Dieu, jusqu'au blasphème.
Le Christ vit pour la justice, mais il est mort
Pour le pardon, et la mort est plus haute…

DOM BALTHAZAR

Mon père !

LE PRIEUR

Mon père !Et puis, songe un instant, au tort
Soudain que nous ferait, à tous, ta faute
Jetée aux négateurs, comme à des chiens ;
Songe au rouge appareil de la vengeance humaine,
Inutile pour toi, qui ne lui dois plus rien ;
Mon fils, songe à moi-même aussi, songe au domaine
D'autorité dont tu seras le chef fervent
Après ma mort. Tu es de race impérieuse,

Tu es l'élu, tu dois tes jours à ce couvent ;
Dieu sait ce qu'il a fait, jadis en t'amenant

Ici, loin de ta vie étrange et orageuse,
L'esprit humble, mais le cœur haut et fier encor.

DOM BALTHAZAR

J'ai tant besoin de la pitié, mon père !

LE PRIEUR

Non pas ! tu dois te relever, d'un large essor,
Et resurgir, moisson neuve, de ta jachère ;
Repens-toi parmi nous, tant que tu veux,
Pour que le repentir te soit un nouveau titre
Au prestige religieux.

DOM BALTHAZAR

Si je pouvais, tout à l'heure, au chapitre,
Me confesser une suprême fois !

LE PRIEUR

Selon l'usage ancien, tu as ce droit,
Tu peux le prendre et t'en faire une armure.
Entre moines, tout est permis, dès que tu crois
Pouvoir te ressaisir…

DOM BALTHAZAR

Pouvoir te ressaisir…Oh ! j'en suis sûr !
J'arracherai publiquement, devant mes frères,
Du fond de mon cerveau, le mal rouge et griffu,

Je le noierai dans les eaux d'or de leurs prières,
J'irai vers eux, fervent, soumis, heureux, confus,
Le cœur fleuri de ma douleur et de ma crainte.
Je laverai ma force en leurs conseils sans feinte,
Je les prierai de prendre en main mon espoir las,
Mon doute et ma terreur, ma rage et ma misère.
Je dirai tout et vous m'assisterez, mon Père…

LE PRIEUR

Sois sans crainte, je serai là, je serai là.

DOM BALTHAZAR

Mon frère Marc, sais-tu que je m'en vais renaître,
Qu'un nouveau jour va dissiper ma nuit
Que je serai, bientôt, comme autrefois, celui
Que tu aimas…

DOM MARC

Que tu aimas…Tu n'as jamais cessé de l'être,
Tu n'as jamais démérité de nous…

DOM BALTHAZAR (devenant sombre de nouveau)

Tu n'as jamais démérité de nous…Tais-toi,
J'ai la honte de vivre encor et de te croire.

DOM MARC

Quoi que tu fis, moi, j'ai si grande foi
En ta vertu profonde et si longtemps notoire…

DOM BALTHAZAR

Tais-toi ! Tais-toi ! ne me dis rien, avant
Que je sois pur !

DOM MARC

Que je sois pur ! Mon pauvre frère et maître,
Que suis-je, hélas ! sinon un simple enfant ;
Mais tout mon être
Vole vers ton malheur et ton tourment,
Dont j'ignore la cause,
Pour qu'en mon cœur tu les déposes

Je ne suis rien, mais j'ai deux mains.
Pour les joindre ; j'ai deux genoux,
Pour les plier et les user, devant les saints ;
J'ai toute mon âme, qui te proclame
L'ensemenceur d'amour de mon cœur fou.
Ma voix et son ardeur pour toi jamais ne chôment.
Je t'aime autant que Dieu peut le permettre aux hommes ;
Je veux, pour moi, ton mal ; je veux ta croix ;
Je veux que ta douleur pénètre en moi,
Avec toutes ses dents de violence,
Je veux, à travers moi, les coups de lance
Qui t'assaillent et te perforent, toi !

DOM BALTHAZAR

Enfant !

DOM MARC

Enfant !Je crois sentir je ne sais quel mystère
Autour de toi ; les plus parfaits d'entre nous tous

Manquent parfois à nos règles austères,
Mais ta faute fût-elle éclatante, les coups
De tout l'enfer ne pourront faire
Que je ne t'aime encor plus fervemment

Regarde-moi : mes yeux sont pleins de ton ardeur
Et de ta volonté ; tu es l'aimant
Qui soulève, vers le ciel d'or et le bonheur,
Immensément mon cœur ;
Tu es la joie inassouvie
Qui incendie et consume ma vie ;
Après le Christ, je ne sais rien
Qui, plus que toi, me soit l'évidence du bien.
Frère, tu es marqué pour les actions grandes ;
Resurgis donc de ta tristesse et m'apparais
Comme autrefois, vainqueur, ô toi, qui n'es jamais
Plus beau ni plus puissant que lorsque tu commandes.

DOM BALTHAZAR

Ô doux être naïf et spontané !
Comme je t'aime et te chéris quand même,
Malgré ma peine et mes remords débâillonnés !
J'appris par toi la confiance nue,
La bonté simple et l'affolement tendre ;
Les voix les plus saintes, tu me les fis entendre,
Je les cueillis sur ta bouche ingénue
Et j'y joignis la mienne, âpre et passionnée ;
Tu me changeas un peu mon âme hallucinée,

Si bien qu'à tout ce que l'instinct te chante
Au cœur, je crois. Je crois que tu devines,

Sans te tromper jamais, l'intention divine ;
Je te sais pur de toute ardeur méchante,
Je te sais clair, de devoir strict, de piété grande
Et chaste, et vierge, et beau comme une offrande…

DOM MARC (avec exaltation)

Balthazar !… Balthazar !

DOM BALTHAZAR

Balthazar !… Balthazar ! Âme fragile !
Si je n'eusse eu la peur de fendiller l'argile,
De ta si fraîche et timide innocence,
J'aurais jeté vers toi ma rouge conscience,
Je t'aurais dit ce que je vais crier à tous :
Ma honte — et mon péché terrible, absous,
Certes, depuis longtemps, mais qui renaît,
Mais qui surgit, ongles ouverts,
Regards sanglants, de mon passé mauvais
Et qui revient rôder et rugir dans ma chair !

DOM MARC

Ne me dis rien, j'ai peur, je ne veux pas
Que devant moi, tout seul, ici tu t'humilies.

DOM BALTHAZAR

Tu m'entendras me confesser, après complies,
Là-haut. Tu me diras ce qu'il me reste à faire
Pour m'affranchir du mal tumultuaire
Et pour n'y plus penser jamais.

DOM MARC

Toute mon âme
Se fera flamme
Pour veiller ta douleur ;
Tout mon amour entourera ton cœur
Comme des linges clairs pour en sécher les larmes ;
J'ai dans mes mains les plus saintes des armes,
Le jeûne ardent, la prière éperdue
Qui lutteront, pour que la paix te soit rendue ;
Si la Vierge, dans l'extase embrasée,
Désire encor, comme autrefois, pour l'exhausser,
Savoir ma plus intime et profonde pensée,

Je lui crierai : Mère incomparable et plus claire
Que les roses et les rayons,
Guéris de son remords et de son mal mon frère !
Sois-lui le vêtement de joie et de pardon
Qu'il faut porter sur terre
Pour que les yeux de Dieu
Fixent, sans déplaisir, sur l'humaine misère,
Leur majesté.

DOM BALTHAZAR

Leur majesté.Mon doux frère !

DOM MARC

Leur majesté.Mon doux frère !Je ne conçois
Ni l'éternel salut, ni le ciel d'or sans toi ;
Je veux sauver mon âme avec la tienne ;
Je veux mourir pour que tout l'infini

D’ardeur et de bonheur nous appartienne :
Je veux que nos destins soient à tel point unis
Que ta bouche soit la mienne, que ta louange
Soit la mienne, que Jésus-Christ et que ses anges
Nous confondent quand notre amour torrentiel
S’abîmera là haut, dans les brasiers du ciel…

Frère ! Frère !

DOM BALTHAZAR

Frère ! Frère ! Sois sans crainte. Tu m’as rendu
Ma force et désormais je me sens défendu
Par ta clarté de cœur contre l’enfer entier ;
Voici l’heure pour le pardon et la pitié,
Voici la paix et les cloches de délivrance…
Voici venir l’entière confiance
Pour nous guider dans les chemins de Dieu…
Sois sans crainte, mais prie encor. Adieu.

Ils se séparent ; le rideau tombe.

FIN DU PREMIER ACTE

La salle capitulaire ; bancs de bois, dallage blanc et noir avec, au milieu, une natte de joncs. Un Christ pend au mur. À droite, à sa place habituelle, DOM BALTHAZAR est prosterné, le front caché en ses mains jointes. THOMAS survient et s’approche lentement. Il lui frappe légèrement sur l’épaule :

THOMAS

Votre âme est inquiète, mon frère. Puis-je à mon tour prier pour elle et compatir ?

DOM BALTHAZAR (le regardant et hésitant dans sa réponse)

Toutes les prières comptent devant Dieu.

THOMAS

Vous paraissez souffrir comme rarement on souffre.

DOM BALTHAZAR

Toutes les prières du monde pèsent moins, peut-être, que ne pèse mon crime.

THOMAS

Votre crime ?

DOM BALTHAZAR

Tout à l'heure, ici même, je le confesserai devant tous.

THOMAS

Est-il donc si grand qu'il jette à terre votre ardeur ?

DOM BALTHAZAR

Mon ardeur ! mon ardeur ! il s'agit bien de mon ardeur…

THOMAS

Votre ardeur ! Oh ! je la sais tenace et violente. Je la sais…

DOM BALTHAZAR

Laissez-moi…

THOMAS

Je sais son travail sourd pour dominer ce cloître.

DOM BALTHAZAR

Laissez-moi, vous dis-je… Ni vous, ni moi, ne serons chefs de cette maison. Il en est de plus dignes…

THOMAS

Dom Militien ?

DOM BALTHAZAR

Laissez-moi,… Laissez-moi,… Laissez-moi,…

THOMAS

Je ne comprends plus ; je ne sais plus que croire.

Dom Balthazar, vous étiez, parmi nous,
L'homme, depuis longtemps choisi, celui qui vint,
Un jour, armé d'une sorte de droit divin,
Prendre possession de notre obéissance.
Vos paroles étaient hautes et crénelées
De force et d'arrogance,
Et votre volonté, par blocs accumulée,
Malgré la mienne, en imposait à tous !
Notre prieur sentait en vous
Une âme, autant que la sienne, âpre et féodale ;
Il vous rêvait abbé et maître après sa mort.
Si l'humaine existence est creusée en dédale,
Vous vous leviez comme une tour, construite au bord,

D'où l'on peut voir et indiquer au monde
Quelle route est propice à sa marche errabonde,
Et quel chemin de Dieu traverse ceux du sort.
Aujourd'hui, vous voilà
Pauvre, désemparé et las,
Ruine qui travaille à sa propre ruine.
Votre fierté s'ébranle et se disjoint.
Votre audace tomberait-elle ? et le futil
Et colossal orgueil qui vous domine,
Soudain, dès aujourd'hui, se payerait-il ?

DOM BALTHAZAR

Si cet orgueil se paye, au moins
L'aurai-je ainsi voulu et ordonné moi-même.

THOMAS

Hélas ! que voici bien le cri
Que votre conscience arrache à votre esprit.
Toujours l'orgueil, l'orgueil !... vous-même et votre orgueil.

DOM BALTHAZAR (BOULEVERSÉ)

Ce n'est pas vrai ! ce n'est pas vrai ! je mens ! je mens !
C'est par amour, par seul amour que les tourments

Et les remords rachèteront mon âme.
Je ne sais plus ce que je dis, ce que je sens ;
Vos regards me sont traîtres ;
La sourde flamme
Qui sort de vos discours me gagne et me surprend,
Mais Dieu qui m'aime et me comprend

Voit lumineusement
En moi, jusqu'au fond de mon être.
Allez-vous-en ! Allez-vous-en !

THOMAS

Vous ne voulez donc pas de mes prières ?

DOM BALTHAZAR

Ô Saints du ciel, Anges planant près des Calvaires,
Patrons des vieux combats chrétiens, ayez pitié !
Mon repentir n'est point fallace ; il monte entier
Vers les sommets des pardons rédempteurs.
Mon frère est là qui me tente, dans l'ombre,
Sa voix ranime encor les affres sombres
Et les bonds de l'orgueil dans le fond de mon cœur !
Mais vous aurez pitié de lui, Seigneur,
Pitié de lui, autant que de moi-même ;

Je ne repousse pas sa plus simple prière,
Je ne puis pas, je ne veux pas,
Peut-être est-elle utile et salutaire
Plus que d'autres, — mais par ta mort, par ton baptême,
Par ta douleur, pitié, pitié,
Pitié pour nous, Seigneur !

THOMAS

Mes prières vous sont d'autant meilleures
Que, pour les adresser à Dieu, je pleure,
Je lutte et me fais violence ;
Prier pour ceux

Qui vous sont ennemis vaut mieux
Que s'abîmer dans la plus rouge pénitence.
Je prie et je prierai pour vous.

DOM BALTHAZAR (RÉSIGNÉ)

Merci.

Un repos.

THOMAS (S'ÉLOIGNE, PUIS REVIENT)

Vous me disiez tout à l'heure : ni vous, ni moi, nous ne serons chefs de ce cloître. Néanmoins, Dom Militien, de lignée haute, certes, est trop vieux ; de plus, malade, branlant, voisin de la mort. Idesbald ? une nature médiocre. Bavon et Théodule ? pauvres clercs s'acharnant sur des livres, qu'ils ne comprennent pas. Quant à Dom Marc ? un enfant, un simple…

DOM BALTHAZAR (BRUSQUEMENT)

Ne touchez pas à celui-là !
Il ignore nos infamies,
Nos volontés violentes, mais ennemies,
Votre brigue, mon frère, en lutte avec son droit ;
Il vit et croit en Dieu, avant de croire en soi.
Il est choisi, non point par nous, mais par les anges,
Il est un faisceau d'or dressé parmi nos fanges ;
Quand il sera le chef de vous, de moi, son cœur
Appellera le ciel, pour que le ciel lui-même
Réinstaure le culte, ici, de la ferveur,
Du sacrifice et de l'humilité suprême.
On lui obéira, car Dieu l'aura voulu,

Car Dieu le veut — et, s'il faut des miracles,
Ils surgiront de ces mêmes obstacles
Dont vous barricadez le chemin du salut.

THOMAS

Vous m'étonnez. Que le prieur me dise :
Il est, pour diriger les cloîtres et l'église,
Des hommes hauts, choisis par Dieu,
Qui détiennent, pour ordonner le mieux,
Une force tenace
Gardée et augmentée au profit de nous tous,
Depuis des siècles, dans leur race,
Je puis comprendre, et tout à coup songer à vous.
Mais à Dom Marc…

DOM BALTHAZAR

Mais à Dom Marc…Pensez à lui, pensez à lui !

THOMAS (SE CARRANT EN FACE DE DOM BALTHAZAR)

C'est à moi seul et à nul autre que je rêve,
Vous, vous êtes la force en deuil qui se détruit,
Qui se ruine et qui s'efface et qui s'achève,
Je suis celle qui monte et qui le veut crier,
Je suis las d'obéir et de m'humilier.
Cette force triomphe en mon âme nouvelle,
Elle grandit tous ceux qui se réclament d'elle,

Et rejette vos droits anciens et routiniers,
Comme des fruits rongés de vers, hors des paniers.
Vous ignorez quel cœur s'attise en moi, vous autres !

Quelle est ma mission d'éclaireur et d'apôtre,
Moines d'orgueil, moines de faste et de blason,
Le Christ devant vous tous me donnerait raison ;
Il vous dirait : « Vous croupissez dans un silence
Pieux et lourd, derrière un mur de somnolence ;
Vous végétez ! On sonne au loin le branle-bas
Contre ma croix, dont autrefois les larges bras
Tenaient, pour le serrer contre mon cœur, le monde ;
Vous vous rapetissez, votre esprit s'inféconde ;
Le vent de Dieu ne souffle plus dans vos manteaux ;
Vous parez mon autel de fleurs, mais les bedeaux
Sont là pour l'adorner et allumer les cierges ;
Vous étouffez l'immense ardeur, la vigueur vierge,
La langue en feu qui descendit, sur mes fervents,
À Pentecôte. Hommes inutiles, souvent,
Quand je vous vois priant et gémissant ensemble,
Monotones et lents et endormis, il semble
Que je devrais vous châtier…

DOM BALTHAZAR (VIOLENT)

Que je devrais vous châtier…Vous blasphémez,
Le Christ a dit lui-même à ses fervents aimés,
Qu'il est présent, surtout, lorsque ensemble ils le prient.

THOMAS

Il est l'esprit, la voix, le geste et la furie
De ses propagateurs savants et lumineux !

DOM BALTHAZAR

Nous le servons autant que vous, moine ! Les feux
Divins qui nous brûlent ont même violence ;
Mais nous, c'est dans la paix pieuse et le silence
Que nous l'aimons. Le monde où vous rêvez d'aller
Crier sa gloire est sourd, aveugle et tavelé
De pourriture et de luxure.
Il joue et se distrait avec de l'or encor,
Comme un vieillard couché sur un lit d'agonie ;
Son seul calcul, son seul génie
Se plaît à des jouets subtils et criminels.
Mais qu'importe cela, devant la vérité du Ciel,
Devant mon Dieu, devant le vôtre ?
Vous me parliez des saints et des apôtres.

S'ils revenaient, ceux-là, si, tout à coup, sortait,
De leur tombeau, l'orage de leurs âmes,
On les verrait prendre en leurs mains toutes les flammes
Pour en brûler la vie — et retourner là-haut !
J'ai conscience autant que vous de ce qu'il faut
À ce siècle sacrilège et funeste,
Mais je n'irai jamais discuter avec lui,
Mais je n'irai jamais me salir à sa peste.
Vous le faites, j'ose le croire, avec ennui,
Garant votre splendeur et votre âme chrétienne,
Mais, fierté pour fierté, je préfère la mienne.

THOMAS

Toujours l'orgueil !

DOM BALTHAZAR (AUTORITAIRE)

Toujours l'orgueil ! Oh ! celui-là,
Je le maintiens debout et je n'en rougis pas !
Je suis un violent qui lutte avec son crime,
Sans rien abandonner de sa grandeur à soi.
Ce crime unique absous, je ressaisis mes droits ;
J'étouffe en vous l'esprit mauvais qui vous anime ;
Je prépare la voie à Marc, je le soutiens

De tout l'effort vainqueur de ces deux bras chrétiens.
Le cloître entier sait bien de quelle âme je brûle,
Quelle foi rude et ferme, en mon torse s'accule,
Pour résister et s'opposer à vos folies ;
Le vin doit rester pur dans le ciboire,
Et votre ardeur de doute ou de savoir,
Goutte après goutte, y versera la lie
Et le poison qui tueront l'avenir.

THOMAS (TRÈS FROIDEMENT)

Soit par orgueil ou bien par repentir,
Il n'importe comment, vous vous perdrez, mon frère…

DOM BALTHAZAR

Excusez-moi d'avoir rompu violemment
Ma retraite d'esprit, mais ce moine dément
S'en est venu pour me distraire
Et me tenter le cœur, avec des mots mauvais.

LE PRIEUR

Il fallait le chasser, s'il vous tentait,
Votre devoir est le recueillement austère

Et absolu. (À Thomas.) Laissez cet homme à ses prières.

Le PRIEUR fait un geste, THOMAS s'éloigne.

LE PRIEUR

À cette heure, nous seuls, nous désirons encor
Que ce cloître, mon fils, reste superbe et fort,
Plus haut que la dispute et la mêlée humaines.
Si ta confession n'est point ferme et hautaine,
Si tu ne rebondis, grâce à elle, d'un coup,
Vers le calme de l'âme et le respect de tous,
Il faut lier ta langue et réprimer ton geste
Et museler en toi les repentirs funestes.
Je viens pour préparer et surveiller l'aveu.

DOM BALTHAZAR

Ô mon père, rien ne sera plus simple à Dieu
Que d'imposer ma force, après ma pénitence.

LE PRIEUR

Certes, il est le maître ; il te doit assistance,

Car, s'il t'abandonnait et si je n'étais là,
Ta piété rude et ton humilité suprême
Tourneraient contre nous et contre Dieu lui-même.
Si des hommes tels que nous deux ne savent pas,
Par l'héroïsme saint et la chrétienne audace
De leur âme, garder et défendre la place
Que le ciel tour à tour leur assigne et leur doit,
C'en est fini de la vertu mâle et profonde,
C'en est fini du joug, c'en est fini du droit

Et de la main qui rive à la règle, le monde.
Ton exemple est téméraire, mais souverain.
Il faut qu'il soit pour tous comme une ample lumière,
Comme un exploit sacré qui te gagne tes frères
Et les range sous toi et ton pouvoir, demain.
Et puis il faut surtout que ceux-là qui intriguent
Sachent, à l'heure même où s'affirment leurs brigues,
Ce qui sépare d'eux des hommes comme nous
Qui commandent encor quand ils plient les genoux.

LE PRIEUR

Ce cloître a délaissé les pratiques anciennes. Un moine, un de vos frères, me les a rappelées. Depuis que les confessions publiques sont abolies, la vigueur morale de notre ordre est atteinte. Il y a dix ans, sous Dom Gervais, mon maître et mon prédécesseur, elles florissaient encore. Je les rétablis aujourd'hui.

Vous allez entendre la confession d'un parricide…

THOMAS (SE LEVANT TOUT À COUP)

D'un parricide ?

LE PRIEUR (CONTINUANT FROIDEMENT)

… D'un parricide dès longtemps pardonné. Devant le monde, un aussi large et gratuit aveu serait impossible. Mais vous êtes des moines, vous comprendrez la beauté et l'héroïsme de l'aveu, vous exalterez ce que des âmes moins hautes que les vôtres ne saisiraient même pas. (À dom Balthazar.) Confessez-vous, mon frère.

DOM BALTHAZAR (se lève et s'agenouille sur la natte de paille, au milieu du chapitre)

Je vous demande pardon à tous, d'avance, car mon

crime est ancien et j'ai vécu indemne en ce cloître,

pendant des jours et des années…
Mon père est mort, je l'ai assassiné,
La tête folle et sauvage de vin
Pris tout à coup, comme un levain
Le soir, au fond d'une taverne.
Notre maison dormait. Une lumière terne
Dissipait l'ombre, à peine, autour du lit.
Mon père était encor, quoique affaibli,
Un vieillard rude et fort. Je vis sa gorge à nu
Où les veines saillaient. Son front chenu
Vivait d'un éclat pâle, et sa fierté
Sans défense le défendait : je m'arrêtai…
— Ah ! si, dans ce moment, j'avais pu voir,
En un éclair, les yeux fixes du désespoir
Darder ; si cette croix
En un éclair, les yeux fixes duIl désigne celle du mur.
Darder ; si cette croixoù s'épuisent nos bouches
Avait gardé mon père et défendu sa couche,
Si l'un de vous, celui qui m'est doux et ami,
Avait, dès ce temps-là, compté parmi
Ceux dont les cœurs me sont prière et flamme,
Jamais le mal n'aurait ensanglanté mon âme,
Jamais je n'aurais vu la mort inévitable…

LE PRIEUR

Il faut vous confesser plus calmement, mon fils.

DOM BALTHAZAR

À cet instant gonflé d'avenir redoutable,
Mon père ouvrit les yeux et tout à coup surgit,
Muet et soupçonneux, devant ma haine ;
Ma gorge était brûlante et mon haleine
Semblait morte. Mon père avait saisi mon bras
Et le serrait, mais sans crier, ne voulant pas
Qu'on sût jamais, en quel orage,
Un nom tel que le nôtre avait sombré. Ma rage
Se ralluma, rien qu'à sentir des doigts brutaux
Et secs serrer ma chair en leur étau.
Une colère fauve
M'emplit ; je repoussai, jusqu'à l'alcôve,
Mon père, et le couteau brilla devant ses yeux…
Il paraissait, lui seul, être tous mes aïeux
Si grande était sa taille et si dure sa force.
Mes doigts cherchaient le chemin de son torse,
Mais s'égaraient. Il évitait mes coups ;
Ses poings nerveux me saisissaient au cou

Et ses ongles marquaient en moi leur rouge empreinte.
Je n'eus le temps que de l'abattre en une étreinte
Suprême. Alors encor, une dernière fois,
D'un grand sursaut, il s'échappa de dessous moi :
Et nous étions debout, tous les deux, face à face,
Avec notre fureur tenace
Et notre orgueil crispé
Quand, d'un seul coup terrible et droit, je le frappai.
Voilà, dans l'âpre horreur de sa toute bassesse,

Mon crime immonde et fou. Je le confesse
Tel qu'il s'est déroulé, un soir, voici dix ans.

LE PRIEUR (SE LEVANT)

Bien qu'il soit plein d'opprobre et ruisselant de sang,
Notre maison entre ses murs l'étouffe.
L'herbe mauvaise est détruite par touffes
Et se brûle dans l'or en feu du repentir.
Nous allons vous juger. Votre deuil va finir,
Mon fils, — répondez donc aux questions posées.

Silence.

UN MOINE (À DOM BALTHAZAR)

Votre haine sanglante était-elle sans cause ?

DOM BALTHAZAR

Mon père était sévère et j'étais fou. Il se dressait comme un obstacle : mes vices convoitaient ses biens.

UN AUTRE MOINE

Vous êtes-vous complu dans le désir de votre crime ?

DOM BALTHAZAR

Assez longtemps pour que je m'en accuse.

LE PRIEUR (INTERVENANT)

Le meurtre fut soudain et violent. Vous n'avez pu vous y complaire, ni longuement le préparer. Vous outrez votre faute.

DOM BALTHAZAR

J'ai honte de moi jusqu'au delà de mon péché.

UN MOINE

Si notre esprit vous condamne, notre cœur vous rehausse. Votre exemple est magnifiquement chrétien.

IDESBALD (se levant)

Magnifiquement chrétien ? Il suffit donc d'assassiner pour rayonner ?

DOM MILITIEN

L'aveu de Balthazar est simple, il est sublime,
Et si jadis, quand les âmes hantaient les cimes,
Un moine avait autant que lui supplié Dieu,
Tous ses frères auraient sanctifié leurs yeux
À voir les feux de son péché, comme des roses
Teintes de sang, monter vers les apothéoses.

IDESBALD

Voyons le mal d'abord, l'apothéose après.

DOM MILITIEN

Vraiment, à vous entendre, on songe à quels regrets
Vous induit le devoir d'être à tous secourable,
Le ton de votre voix s'affirme inexorable
Et Dieu paraît absent de votre cœur, ce soir ;
Vous vous montrez hostile et dur, haineux et noir,
Vous hésitez, hélas ! à pardonner la faute

Dont votre frère est las. Vous renvoyez cet hôte
Qui frappe au seuil de votre âme, la nuit.

IDESBALD (DÉSIGNANT DOM BALTHAZAR)

Ce n'est pas moi qu'il faut juger. C'est lui.

THÉODULE

L'esprit se perd au fond de tant d'abîmes
De misères et de perplexités !

DOM MILITIEN

De misères et de perplexités ! Le crime
Est une épreuve et un combat, quand Dieu
Le transfigure avec l'éclair des cieux,
Qui frappe et qui suscite en un saint Paul, l'apôtre.
Vous oubliez les miracles d'en-haut, vous autres !
Vous abdiquez, au nom des sagesses du jour,
Ce qui fut la splendeur et la force, toujours,
Des vieux cloîtres remplis de chrétienne folie.
Les demeures du Christ sont des anomalies
Ici-bas, si l'héroïsme n'y est prêché
Comme règle de la vertu et du péché.
Dom Balthazar s'est repenti : depuis cette heure,
Il est encore plus haut. Si sa faute est majeure,
Tant mieux ; il revient de plus loin, il est plus fort ;
Aucun de nous n'aurait ainsi vaincu la mort
Ni surmonté tant de périls sur son passage ;
L'exploit sacré met sa lueur sur son visage ;

Le ciel choisit sa faute et nous la montre à tous
Comme une marque qui prédestine.

IDESBALD

Comme une marque qui prédestine.C'est fou !
C'est fou ! Jamais le mal n'enfla pareille audace.
Dom Balthazar n'est plus qu'un criminel. Sa face
Est sauvage de sang et nous le renions.

UN MOINE

C'est un lépreux qui nous touche.

UN AUTRE

C'est un lépreux qui nous touche.Notre union
Devant un même autel n'est plus possible.

UN AUTRE

Dom Balthazar a pris la mort pour cible :
Ses yeux en sont souillés.

UN AUTRE

Ses yeux en sont souillés.Faut-il avoir pitié,
Lorsque l'orgueil est de moitié
Dans un aveu ?

THÉODULE (SONGEUR)

Dans un aveu ?Le Christ en sa balance
Laissera choir ce crime, avec terreur.

LE PRIEUR (DEBOUT)

Silence !

Vous n'examinez plus une conscience ; vous vous acharnez sur un homme. Cette confession, que je voulais digne et profitable, aboutit aux disputes et à la haine. Dom Balthazar par sa patience et sa résignation a mérité plus que son pardon. Je veux qu'on examine uniquement sa faute. Cela seul, et rien de plus.

THOMAS

Votre crime, mon frère, a-t-il été connu ?

LE PRIEUR

Nous ne jugeons que le péché. Le crime relève de la justice humaine.

THOMAS (TRÈS CALME)

Votre péché a-t-il été connu, mon frère ?

DOM BALTHAZAR

J'échappai aux recherches. Un vagabond fut puni à ma place. J'eus la honte d'assister à son supplice, sans rien proclamer.

LE PRIEUR

Que les juges se trompent, il n'importe. Notre justice n'est point la leur.

IDESBALD

Pourtant, il faut examiner la faute en toute son étendue.

LE PRIEUR

Le châtiment la suit, il n'en fait point partie.

IDESBALD

Alors, que reste-t-il à expier ?

LE PRIEUR

C'est moi qui le décide.

IDESBALD

Mais alors, pourquoi nous convoquer, nous ?

LE PRIEUR

Pour vous illuminer, avec un grand exemple,
Pour vous montrer ce qu'est vraiment une âme, où vit
Et souffre et triomphe le Christ,
Comme en son temple.

DOM MARC (EXALTÉ)

Il faut prier… rien que prier… toujours prier…

DOM MILITIEN

Comme il le fit jadis, le Christ peut délier
Les rets les plus serrés où se débat une âme,
Et l'exalter vers lui, comme un bouquet de flammes.
Notre frère fut un martyr…

IDESBALD

Notre frère fut un martyr… Un assassin !
Vous dis-je ; un assassin et rien qu'un assassin !

UN MOINE (s'adressant au PRIEUR)

Il en est parmi nous dont le vague dessein
Est de grandir Dom Balthazar grâce à son crime ;
Notre prieur lui-même est leur victime…

LE PRIEUR (tout à coup debout)

Taisez-vous tous. Je suis le maître, seul !
Jusqu'au jour où mon corps serré dans mon linceul
Ira se reposer sous cette croix
Il désigne la croix du mur.

Que j'ai choisie et pour guide et pour arme,

Vous admettrez pour vrai ce que vous dit ma voix.

On se tait.

J'atteste ici que, par son cœur, que, par ses larmes,

Dom Balthazar
A désormais conquis sa part
De céleste bonheur et de sûre existence,
Là-haut ; que seul, par un surcroît de pénitence,
Il s'est humilié, devant vous tous ; le Christ
N'exigeait plus de lui ce suprême martyre.
Or, nul de vous ne s'est levé pour dire,
Avec la joie au cœur d'être par tous compris :
« Nous ne sommes que des Chrétiens bien tristes
Lorsque nous comparons nos âmes rigoristes

Et tranquilles, à cette âme folle de Ciel. »
J'atteste aussi que votre cœur est lourd de fiel,
Que je découvre en vous la louche inquiétude,

Qu'elle fut basse et coupable, votre attitude ;
Que mon oreille encore subtile a entendu
Vos murmures vouloir troubler la confiance,
Le solide crédit, l'entière obéissance
Et l'absolu respect, qui me sont dus.
Silence total.

Vous croyez donc miner, par la révolte habile,

L'assise en pierre et fer de ma force immobile
Et détourner le sens de ce qui fut écrit ?
Dites ?

Il regarde autour de lui — Silence : nul ne bouge.

Dites ?Moi je vous jure, ici, par Jésus-Christ !

Que le pouvoir entre mes mains restera ferme
Et droit, qu'il vous surplombera, jusques au terme
Où buteront mes pas lassés et vieux,
Afin que tel, après ma mort, on le retrouve…

THOMAS

Je veux que vous sachiez qu'ici je vous approuve.

LE PRIEUR

Je n'en ai cure, il me suffit que ce soit Dieu !…

Et maintenant dispersez-vous. Vous n'avez plus assez de calme ni de charité claire pour comprendre et juger votre frère.

Se tournant vers DOM BALTHAZAR.

Dom Balthazar, l'usage de ce cloître exige que moi, qui présidai cette assemblée, où tant de vertu haute aurait dû s'épanouir, je vous inflige à vous la pénitence. Vous dormirez sur la dure, un mois durant. Vous direz les psaumes à minuit. Vous vivrez éloigné de l'autel pendant trois jours et n'assisterez au sacrifice saint que du haut de la tribune du chœur, derrière la grille. Accomplissez ces ordres et demeurez en paix.

FIN DU DEUXIÈME ACTE

DÉCOR DU 1 ACTE : JARDIN DU COUVENT

LE PRIEUR

Toute la nuit, j'y ai songé. Dire qu'une aussi âpre querelle, moi présent, a divisé l'assemblée, que la confession de Dom Balthazar n'a point porté, que nos moines…

DOM MILITIEN

Oh ! vous les avez superbement matés…

LE PRIEUR

J'eusse préféré mourir sur place, dans ma chaire, plutôt que de leur abandonner Balthazar. Ils étaient tous rués contre lui, contre moi… Et Balthazar ne bougeait point, ne se défendait point… Toute sa force paraissait morte, tout son orgueil vaincu.

DOM MILITIEN

Le remords entame les énergies les plus belles.

LE PRIEUR

Comme Idesbald nous résistait ! Comme son mauvais esprit gagnait nos moines ! Comme tous étalaient leur audace et leur impatience, au grand jour. Il me semblait que ce cloître m'échappait, que mon autorité fléchissait comme une branche ployée et emportée par la rafale…

DOM MILITIEN

Jamais vous ne leur avez parlé sur un tel ton.

LE PRIEUR

Et eux, sur quel ton me bravaient-ils ? Avez-vous pesé leurs réponses, leurs allusions, leurs défis ? Tout ce qu'ils disaient supposait une entente, une conscience soudaine de leur force. Ce qui m'inquiète, c'est qu'ils aient osé non seulement parler, mais penser ainsi, en face de nous, en face de moi. Il faut qu'en ce cloître quelque chose de profond se soit transformé sans que je l'aie su, sans que je le sache.

DOM MILITIEN

Quand on est vieux comme nous, on n'a plus d'yeux pour voir tout ce qui change.

LE PRIEUR, (saisissant DOM MILITIEN par le bras et le regardant vivement dans les yeux)

Dire qu'il y a trente ans tout était ordre et soumission ! Quand je fus élu prieur, vous seul me disputiez la place et quand je fus

nommé, vous, le premier, vous vous rangiez sous moi. Peut-être n'aurais-je point eu votre sagesse si le sort m'eût été contraire. Et de quel bon conseil vous me fûtes toujours ! Dites-moi, croyez-vous vraiment que Balthazar me succédera ?

DOM MILITIEN

Idesbald autant que Thomas brigue votre place. Du jour où Balthazar sera perdu, ils se sépareront et se feront la guerre. Jusqu'à cette heure, ils sont restés unis : c'est bon signe.

LE PRIEUR

Hélas ! je ne peux plus te croire
Depuis que j'ai douté de ma toute puissance,

L'airain de mon autorité s'est assourdi ;
Il ne résonne plus, sous son battant hardi,
Dans le silence et la ferveur des consciences.
Mes bras sont las, j'ai soixante dix ans ce soir ;
Je ne puis qu'en tremblant soulever l'ostensoir
Sur la foule. La mort rôde dans ma poitrine ;
Je suis un mur qui tombe et meurt, une ruine
Dont la tour veut, quand même, encor, rester debout ;
J'aurai été, dans ces âges mornes et mous,
Le dernier grand prieur de force autoritaire.
Moi sous terre, Dieu sait en quels fangeux remous
S'engloutira ce monastère !

(Un silence.)

Je ne vois plus personne, sinon toi, toi seul, Dom Militien, qui me puisses succéder.

DOM MILITIEN

Moi ! mais ne suis-je point vaincu moi-même, si vous l'êtes ? Ne suis-je point las, malade, inutile, à deux doigts de ma tombe ? Peut-on savoir qui de nous deux enterrera l'autre ? Nous avons achevé notre œuvre d'accord avec celle de Dieu, et tous les deux, nous partirons en paix. (Un silence.) Au reste, quand Balthazar aura vaincu sa propre crise, il triomphera de l'autre.

LE PRIEUR

Oh ! de celle-là je m'en charge. Je me sens fort encore pour ce devoir dernier. Mais si, lui, si de ses propres mains, il allait se perdre ; s'il annulait l'énergie qu'il tient de sa race, comme une réserve magnifique. Il survient une heure, où les forces les plus sûres travaillent quand même à leur ruine. Et alors, plus rien à faire, c'est tout à fait la fin.

DOM MILITIEN

Il vous reste Dom Marc.

LE PRIEUR

Celui-là ! jamais. Ses mains ne peuvent que prier…

Des sons de cloche se font entendre.

DOM MILITIEN

Voici les matines du dimanche terminées. — Nos moines arrivent.

LE PRIEUR

Allez. — C'est vous qui chanterez la grand'messe. J'y prêcherai.

IDESBALD (à THOMAS)

Pourquoi approuvais-tu si nettement le prieur ? Il ne faut jamais donner raison à ses ennemis.

THOMAS

Vous ne comprenez pas.

IDESBALD

Depuis hier, tu me sembles changé. Je ne te reconnais plus.

THOMAS

Encore une fois, vous ne comprenez pas.

IDESBALD

Quoi ? quoi ?… Mais parle donc…

THOMAS (haussant les épaules et ne donnant pas suite à l'interrogation d'IDESBALD)

Le prieur a raison. L'autorité doit rester intacte et souveraine… Au reste, les choses se précipitent d'une telle allure qu'il ne s'agit plus de discuter mon attitude. Tous l'approuvent, même Théodule. Il me l'a dit.

IDESBALD

Théodule ?

THOMAS

Le cynisme du prieur lui a ouvert les yeux.

IDESBALD

Dites, si je dénonçais Don Balthazar : la vindicte publique l'abattrait mieux que nous tous et nos moines m'en sauraient gré…

THOMAS

Un moine n'est justiciable que des moines. Si Don Balthazar est accouru chez nous cacher ses crimes, ce cloître doit les enfouir.

IDESBALD

Il serait si aisé de…

THOMAS

Je vous défends de me tenter… Don Balthazar se perd lui-même. Hier encore, je songeais aux moyens de l'abattre, aujourd'hui, c'est inutile. Le remords est une passion de ruine et de néant. Il suffit de lui ouvrir la voie.

IDESBALD

Vous avez tort. Laissez-moi faire.

THOMAS

Vous laisser faire !… Vous laisser faire ?… (Se décidant tout à coup.) Vous allez voir… (Appelant tous les moines.) Mes frères… Mes frères… écoutez tous… Quelqu'un me conseille, ici, d'avertir,

hors de ce cloître, ceux qui puniraient publiquement la faute de Dom Balthazar. Je veux que vous soyez témoins de l'horreur que j'en éprouve.

IDESBALD

Mais…

THOMAS

Je le dis devant tous, devant ceux qui me suivent, et, s'il en reste encore, devant ceux qui me combattent.

THÉODULE

Nous n'avons jamais douté de votre honneur.

THOMAS

J'aime ce cloître comme ma seule maison. Si son esprit est vieux, ses privilèges sont sacrés. Je les garderai mieux que personne ; on est moine avant tout.

IDESBALD

Ce cloître ne peut échapper aux lois.

THOMAS

Vous êtes seul à penser ainsi. Vous élevez entre vous et nous un mur plus infranchissable que celui qu'a dressé Dom Balthazar. Si jamais j'ai subi vos conseils, à cette heure, je les rejette et me sépare de vous.

UN MOINE

Enfin !

UN AUTRE

C'était nécessaire.

THÉODULE

Idesbald était un danger ; il nous éloignait de vous.

THOMAS (à IDESBALD)

Votre brigue fut basse, votre ambition, sans grandeur. Votre esprit vacillait au-dessus des livres, où le mien s'abat pour mordre et comprendre et s'exalter. Nos frères ont pu craindre votre influence sur mon cœur. En nous voyant toujours côte à côte, j'avais l'air de les trahir.

THÉODULE (à THOMAS)

Désormais plus rien ne nous sépare.

IDESBALD (désignant THOMAS et s'adressant aux moines)

Vraiment, je crois rêver… Comment, moi,… moi, que sans cesse il poussait en avant, moi…

THOMAS (à IDESBALD)

Oublions-nous l'un l'autre, et suivons désormais nos chemins opposés.

IDESBALD

Ce que vous dites est insensé ; il ne se peut pas qu'en un seul jour, en un instant…

THOMAS

Cela sera, puisque cela doit être.

IDESBALD

Oh ! je vous déteste plus encore que Balthazar !

THOMAS

Et moi, je vous excuse et vous pardonne.

IDESBALD

Je me moque de vos pardons, je reste debout en face de vous, en ce cloître ; je déferai, un jour, l'œuvre d'astuce que vous élevez, et qui monte, à cette heure, triomphale d'entre vos mains ; je renverserai plus tard à mon tour…

UN MOINE (allant vers IDESBALD et désignant THOMAS)

Tous, ici, nous approuvons notre frère Thomas.

IDESBALD

Mais vous ne savez quel homme implacable et astucieux, quelle âme…

THOMAS (aux moines)

Laissez le dire, je n'écoute déjà plus…

IDESBALD

Dom Balthazar ?

DOM BALTHAZAR

Quoi ? Vous ?

IDESBALD

Mon frère Balthazar.

DOM BALTHAZAR

Fuyez ! Fuyez !

IDESBALD

Je viens vous dire…

DOM BALTHAZAR

Je ne veux rien entendre… Je ne veux pas que vous approchiez.

IDESBALD

C’est de vous qu’il s’agit, de votre place en ce cloître.

DOM BALTHAZAR

Non ! rien ! rien ! rien ! Allez-vous-en ! Allez-vous-en !…

DOM BALTHAZAR s’agenouille de nouveau. À peine est-il en oraison qu’apparaît DOM MARC. Celui-ci vient droit à lui.

DOM MARC (TRÈS ÉMU, PRESQUE PLEURANT)

Mon frère, il faut aller te dénoncer aux juges.

DOM MARC (POURSUIT)

J’ai presque peur de te le dire,
Car mon âme sanglote et se déchire
Aux clous de ton martyr,
Mais Dieu est au delà de ton amour !

DOM BALTHAZAR (anxieux, les yeux mouillés de pleurs et regardant DOM MARC)

Dis !... dis encor...

DOM MARC

Dis !... dis encor...Que ne t’ai-je connu, ce jour,
Où, dans la haine et la fureur publiques,
Quelqu’un est mort et s’est perdu pour toi !
Ce vagabond, ce famélique
Honni par tous, mais que sauvait la croix
Tendue et qu’absolvait un prêtre
J’eusse aimé l’être
Pour te donner ma vie et te verser mon sang !
Je serais mort comme un martyr, puisant
Ma force et ma douceur dans ce silence
Qui détournait de toi l’humaine violence,
Et mon âme sereine aurait monté,
Si sûrement vers Dieu et vers ses anges
Qu’elle aurait pu, là-haut, avec tranquillité,
T’associer à ses louanges
Et convier ton cœur, repentant et absous,
Au banquet d’or où Dieu nous doit conduire ensemble.

DOM BALTHAZAR

Ô pauvre enfant ! Oh ! le meilleur de nous !

Ôle plus pur des cœurs qui tremblent
Et rayonnent, dans nos ténèbres !

DOM MARC

Mais l'homme à qui les justices funèbres
Ont arraché la vie avec l'honneur ;
L'homme innocent qui n'a tordu son cœur,
Dans le supplice et le délire,
Que pour atteindre et pour maudire
Celui
Dont vraiment l'arme avait détruit,
En présence de Dieu, une existence ;
Songe, mon frère, avec quelle insistance
Son cri doit retentir pour que tu sois damné.

DOM BALTHAZAR

Tais-toi… Tais-toi… J'ai deviné…
Ma main assassina deux fois : d'abord mon père ;
Et puis… lui ! Oh ! dans quel puits d'ombre et de misère
Je sombre !
Je sombre ! Il est donc vrai que mon cerveau
M'est nocturne comme un caveau,
Puisqu'il n'aperçoit pas que l'humaine justice

Exige, autant que Dieu, sa part dans mon supplice.
Étais-je fou ? Et, sans cesse lui, notre prieur
Me repoussait dans l'impasse de mon erreur,
Ne voyant rien que son autorité brisée.
Or, cela seul importe : avoir l'âpre pensée
D'aller fouiller, jusques au bout, le repentir ;

Et je te remercie, enfant, de m'avertir
Que le chemin que je suivais était perfide,
Et d'assigner à mes remords nouveaux pour guides,
Ta fervente innocence et ta naïveté.

DOM MARC

J'ai tant prié, tant sangloté,
Tant invoqué ma mère, Notre Dame,
Pour que mon âme
Ne pût faillir à son devoir total !
Je t'aime ! oh ! d'autant plus que je te fais du mal
Et que j'en pleure et que je dois le faire,
Et que mes os tremblent, à voir le vieux calvaire,
Immensément, avec toutes ses croix
Et tous ses bras tendus, monter vers ton effroi.

DOM BALTHAZAR

Réjouis-toi, car tu donnes la vie
À mon âme ; ma rage inassouvie
Rôdait autour de moi, ne sachant où planter
Les dents de la douleur et de la cruauté.
Un nouveau champ de pénitence immense
S'ouvre devant mes yeux et mon salut commence,
Pour la première fois, à rayonner là-bas.
Enfin, j'ai redressé vers le salut mon pas !
Je suis régénéré, depuis que ta lumière,
Belle comme les fleurs des aurores premières,
Baigne mon triste front de sa claire ferveur.
Je sens dans ma poitrine, arder l'or de mon cœur.
Ma conscience, au fond de moi, se transfigure.

Je ne redoute rien : les cris, les fouets, l'injure,
Le couperet, le sang, la mort me seront doux.
Je songerai que Jésus-Christ baisa ses clous
Et son gibet ; je songerai que tu écoutes
La voix de ma folie et de ma peine absoutes,
Et que tu prieras Dieu, à l'heure où le bourreau
Garrottera mon corps meurtri, sur l'échafaud.

DOM MARC

Hélas ! mon frère !

DOM BALTHAZAR

Hélas ! mon frère ! Elle sera rouge et chrétienne
Mon agonie ! et si Dieu veut que je maintienne
Debout ma force abrupte où j'ai taillé son nom,
Je montrerai, avec quel calme immense au front,
Même en ce siècle, on meurt encor, quand on est prêtre !
La confiance, après tant d'orages, va naître
Enfin, égale et magnifique en mon esprit.
J'ai hâte de mourir. J'entends déjà le cri
Des confesseurs ; j'entends les voix qui réconfortent
Et les chants des martyrs, là haut, au seuil des portes
Du ciel — et je leur crie : « Ouvrez, je suis celui
Qui s'en revient des pays d'ombre, où, dans la nuit,
Rôdent les vieux péchés avec leurs yeux en flamme :
Je suis celui qui s'en revient
Des plus lointaine confins
De son erreur et de son âme,
Sauvé par un enfant dont la douceur,
L'amour et la prière ont éclairé son cœur,

Si bien qu'il monte, aujourd'hui même,
Par les chemins anciens de son baptême,
Vers vous, anges, héros, martyrs et confesseurs !
Je suis celui qui a vaincu toutes ses haines,
Celui qu'on enchaîna, sous des raisons humaines,
Qui hésitait croyant le droit de son côté,
À expier son crime, en sa totalité.
Ô cieux approfondis en merveilleux abîmes,
Où se brûlent les crimes,
Dans les brasiers des repentirs et des pardons,
Je me jette dans vos foyers, comme un brandon,
J'arrive à vos seuils d'or, vaincu, vainqueur, que sais-je ?
N'ayant pour tout héraut, pour tout cortège,
Que ma douleur et la douleur de cet enfant…
Il désigne DOM MARC.

Et c'est assez. L'air de la terre est étouffant,

Le vent y boit du sang et des blasphèmes ;
Je veux ma mort, je veux ma vie, à l'instant même…

DOM MARC

Et moi, mon frère ?

DOM BALTHAZAR

Et moi, mon frère ? Ô doux ami !

DOM MARC

Et moi, mon frère ? Ô doux ami !Il faut d'abord
Faire ta pénitence, il faut que ton effort…

DOM BALTHAZAR

Non ! non ! Christ n'attend pas et ses flammes me brûlent,
Je ne veux pas qu'une règle morne recule
L'heure de joie, où je serai libre et sauvé.
Adieu, mon frère. Adieu, le seul dont j'ai trouvé
L'âme d'accord avec la vérité très haute ;
Je vais noyer, dans tout mon sang, toute ma faute,
Et t'attendrai, là-haut, l'âme tendue. — Adieu…

Il s'enfuit.

DOM MARC (TOMBANT À GENOUX, SUR UN BANC, LA FIGURE CACHÉE EN SES MAINS).

Oh mon frère, je te confie au cœur de Dieu !

FIN DU TROISIÈME ACTE

Le temple ; à droite l'autel. En face des spectateurs, la tribune barrée où DOM BALTHAZAR accomplit sa pénitence. Sous cette tribune, une porte. À gauche, la chaire de vérité.

DOM MILITIEN, à l'autel, termine la messe et chante l'Ite Missa est et s'en retourne à la sacristie. Les moines répondent : Alléluia.

Le PRIEUR monte en chaire lentement.

Les moines sont réunis près de l'autel sur trois rangs.

Les fidèles sont massés derrière eux depuis le banc de communion jusqu'à la chaire.

LE PRIEUR (FAISANT LE SIGNE DE LA CROIX)

Au nom du Père… et du Fils…

DOM BALTHAZAR (DANS LA TRIBUNE BARRÉE)

J'ai tué mon père, j'ai tué mon père !
Et l'on m'enferme ici
Comme une bête en une cage

Pour étouffer les cris
Et les remords de mon âme sauvage !

LE PRIEUR

Malheureux !

DOM BALTHAZAR (À LA FOULE)

Je suis le moine Balthazar,
Mon crime est un orage en flamme
Qui mord et brûle et saccage mon âme.
Je suis ce moine Balthazar
Qui s'acharna avec passion
Contre vos fautes et vos vices,
Alors qu'il dérobait, qu'il nourrissait
Lui-même sa damnation
Et son enfer, sous le cilice.

LE PRIEUR

Cet homme est fou ! n'écoutez pas !

DOM BALTHAZAR

Mon père était homme de bien.

Il était doux pour toutes mes colères ;
Je l'ai tué comme on achève un chien,
Un soir, que j'étais ivre !

LE PRIEUR

N'écoutez pas ! N'écoutez pas !
Au nom du Dieu vivant, n'écoutez pas !

DOM BALTHAZAR

Un innocent fut condamné
Et tué à ma place ;
Il priait Dieu et criait grâce.
Il embrassait le Christ en croix.
J'étais présent, j'assistai froid,
Et sans bouger, à ce martyre.
Un geste, un mot, un seul à dire,
Et le glaive n'aurait point flamboyé ;
Et je l'ai tu, ce mot, je l'ai broyé
Entre mes dents, je l'ai mangé.

LE PRIEUR (DÉSIGNANT DOM BALTHAZAR AUX MOINES)

Qu'on l'arrache par force, de la tribune.

DOM BALTHAZAR

Moi, Balthazar duc de Rispaire,
J'assassinai, avec ces deux mains sanguinaires ;
Regardez-les, ce sont des mains
Plus féroces que des mâchoires ;
Les juges souverains
N'ont point voulu, dans leur prétoire,

Flairer le sang indélébile
Qui imprégnait ces mains obstinément lavées,
Mais aujourd'hui vous tous qui le savez,
Allez le dire et le crier aux gens des villes,
Allez le proclamer…

LE PRIEUR

Ton repentir est un scandale.

On entend des coups de hache dans du bois.

DOM BALTHAZAR

Je suis comme un buisson de péchés noirs :
Toutes les épines du sacrilège
Se recourbent sur moi, comme des ongles noirs ;
Le manteau saint qui me protège

Ment sur mes épaules ; j'en suis couvert,
Mais la lèpre pourrit ma chair.
Je suis le loup qui vint flairer et qui vint boire
Horriblement, le sang de Dieu, dans le ciboire.
Je me jette moi-même au ban de l'univers ;
Je veux qu'on me crache à la face ;
Qu'on me coupe ces mains qui ont tué ;
Qu'on m'arrache ce manteau blanc prostitué ;
Qu'on appelle, qu'on ameute la populace.
Je m'offre aux poings qui frapperont
Et aux pierres qui blesseront,
De leur rage, mon front.
Je demande que l'on accable
Ce corps chargé de sa faute implacable

Et qu'on en jette, après mon supplice fervent,
La loque humaine aux quatre vents !

LE PRIEUR

Sortez tous !

Des moines poussent la foule vers la porte du temple.

Balthazar appartient à la foudre divine.

LE PRIEUR (PARLANT DEVANT LES MOINES SEULS).

Ô moine Balthazar,
Tu t'es moqué de Jésus-Christ,
Qui veut le repentir dans le silence,
Tu as rompu, avec tes bonds de violence,
La règle sainte et le claustral esprit ;
La vie humble en ton cœur s'est défleurie ;
Tu es aveugle et sourd, ainsi qu'un bloc de fer,
Puisque tu n'as pas vu en quelle ivrognerie
D'âme, tu viens de te traîner vers ton enfer.

DOM BALTHAZAR

Mon Dieu ! Mon Dieu !

LE PRIEUR

Le sang dont tu couvris ton père
Couvre à présent, de ses taches rouges, nos murs.
Tu es la bête et tu voulus que ton repaire
Fût parmi nous, pour que nos murs fussent impurs !

DOM BALTHAZAR

Mon Dieu ! Mon Dieu ! Mon Dieu !

LE PRIEUR

Mon Dieu ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! Écoute :
Je t'avais désigné pour être, à mon départ
Vers Jésus-Christ, là-haut, celui qui, dans la route,
Marcherait après moi et reprendrait ma part
D'efforts et de soucis et de traverses graves.
Dieu m'a désaveuglé et c'est là ma leçon.
Il a brisé devant mes yeux, comme une épave,
Le fier et blanc vaisseau, chargé de cargaisons
De myrrhe et d'encens pur, que tu me semblais être.
Les vents de ta fureur ont séché sur ton front
L'huile sainte dont se baignent nos fronts de prêtre.

DOM BALTHAZAR

Mon Dieu !

LE PRIEUR

Tu m'apparais plus nettement damné
Que si l'on te donnait du feu pour sépulture.
Jamais le souvenir de ton crime effréné
Ne calmera ces cris ; jamais prière en flamme
Ne descendra vers ton effroi.
Tu es le dernier mort, tu es la dernière âme

Pour qui, jamais, avec ferveur et foi,
Une messe sera chantée ; et cette crosse
Il menace.

Que tu rêvas de soulever d'un poing viril,

Tiens ! Tiens !

Il l'appuie contre Balthazar.

Tiens ! Tiens !Ta chair la sentira rude et féroce,

Non comme un sceptre ardent, mais comme un bâton vil.

DOM BALTHAZAR

Frappez ! Frappez ! Frappez, mon Père !

LE PRIEUR (DÉFAILLANT, IL EST SOUTENU PAR LES MOINES)

Impie ! impie ! impie !

Il laisse tomber sans le savoir la crosse de ses mains.

UN MOINE (MENAÇANT BALTHAZAR)

Bourreau du Christ !

UN AUTRE

Voleur de repentir !

UN AUTRE

Braise d'orgueil éteint !

THÉODULE

Bandit ! Parricide ! Sacrilège !

LE PRIEUR (QUI S'EST REDRESSÉ UNE DERNIÈRE FOIS)

Non ! Non ! Relevez-le et poussez-le dehors,
Vers la honte et l'horreur et la chute et l'abîme !

Et maintenant qu'à tout jamais son sort
Soit séparé du nôtre et que son crime
Tombe sur lui plus lourd que le couteau
Des échafauds.

THOMAS (regardant fixement le prieur)

Mon Père ?

LE PRIEUR (après un silence)

Mon Père ? Soit !

Désignant la porte que DOM BALTHAZAR vient de franchir.

Mon Père ? Soit ! Puisqu'il abandonna lui-même
Son droit ; puisqu'il faillit à son devoir suprême ;
Puisqu'il n'est plus personne, hélas ! parmi vous tous,
Qui soit de ma hauteur ni de ma force, vous,
Désignant THOMAS

Soyez du moins celui auquel le Ciel accorde

De disputer ce cloître aux temps inexorables
Qui vont venir !

DOM MARC (resté seul, devant le crucifix)

Qui vont venir ! Du plus profond de ta miséricorde,
Seigneur, sois secourable
Au frère de mon âme, Balthazar.
Toi seul, tu sais la part
Que s'est faite, pour l'avenir
Et pour le ciel, son repentir ;

Seigneur, assiste-le, à l'heure
Où les hommes lui sont fureur,

Et le monde, supplice et vilenie,
Et ses frères, injure et fange ;
Seigneur, assiste-le, dans sa rouge agonie
Avec tes anges !

FIN DU DERNIER ACTE

Philippe II

ÉPISODE DRAMATIQUE EN TROIS ACTES

Au poète Stuart Merrill

PERSONNAGES

PHILIPPE II, roi d'Espagne.
DON CARLOS, infant, prince des Asturies.
LA COMTESSE DE CLERMONT, dame d'honneur de la cour.
FRAY BERNARDO, confesseur du roi.
DON JUAN D'AUTRICHE.
DON FRANCISCO DE HOYOS, notaire du roi.
FRAY HIERONIMO.
COMTE DE FÉRIA.
SOLDATS ET MOINES.

Tous les actes se passent à l'Escurial.

Une terrasse. À gauche, le pavillon de DON CARLOS. Au fond, de la scène l'Escurial où seulement une fenêtre, celle de la

chambre de PHILIPPE II, est éclairée. Entre le fond et la terrasse les jardins du palais. Deux escaliers, l'un à droite, l'autre à gauche, descendent de la terrasse aux jardins.

DON CARLOS

Dieu ! que mon corps est triste et languissant, ce soir,
Et qu'est triste là-bas, sur la campagne,
La lumière des nuits d'Espagne.
L'Escurial rigide et noir
Jette une ombre plus funèbre et plus sombre,
Parmi tant d'autres ombres
Que je regarde et qui me voient mourir…
Oh ! mon rêve fermé que j'ai peur d'entr'ouvrir,
Oh ! mes désirs : chevaux cabrés dans l'or des gloires…

Il marche vers le bord de la terrasse et attend.

Hier, j'étais ferme et clair, tout mon être vibrait
Tel un glaive planté sur sa victoire ;
J'étais comme affolé ; mes pas entraient
Dans l'avenir immense, avec une ardeur telle
Que mon aïeul lui-même en eût aimé l'élan.
Et me voici, comme autrefois, morne et dolent,
Sans croire à mon triomphe…

Se tournant du côté d'où viendra la COMTESSE.

Sans croire à mon triomphe…Hélas ! que ne vient-elle ?

Tout à coup, violent.

Que ne vient-elle enfin, puisque ainsi je le veux !

LA COMTESSE (APPARAISSANT À L'ESCALIER DE GAUCHE)

Carlos ! mon roi Carlos ?

DON CARLOS (se jetant dans ses bras)

Carlos ! mon roi Carlos ?Ô toi, la bien-aimée !
Ô douceur de ta voix ! ô beauté de tes yeux !

LA COMTESSE (rapidement)

La marquise d'Amboise est sauvée. À cette heure, elle traverse la mer. Les réformés d'Angleterre l'attendent. Tes ordres ont été suivis. Oh ! la bonne action que tu fis là, mon roi !

DON CARLOS (distrait)

Ah !

LA COMTESSE

Regretterais-tu ?

DON CARLOS

Oh ! que mon corps est las et malade, ce soir !
Mon torse pâle est l'abreuvoir
Que dessèchent les douleurs et les fièvres.
Le mal sournois me tient, la mort hante mes lèvres.
Mon ancienne blessure est ardente toujours.
Ô bien-aimée ! Oh la clarté de nos amours
Et les gouttes de vie en tes baisers scellées !

LA COMTESSE

Carlos !

DON CARLOS

Carlos ! Oh ! que n'es-tu sans cesse auprès de moi,
Avec ton âme et ta beauté comme étoilées,
Avec ta quiétude, avec ta large foi
Dans mon ardeur qui choit, mais toujours se relève

Pour resurgir encore et s'enivrer d'orgueil.
Je suis Carlos d'Espagne — et je porte le deuil
Et la douleur et la splendeur morne d'un rêve
Impatient que je nourris depuis des ans
Et qui reste captif en mon cœur bondissant
Vers la gloire rapide et les triomphes proches.
Je n'ai pas, moi, le temps de m'attarder : les cloches
Qui sonneront ma mort
Doivent d'abord
Crier ma délivrance et ma grandeur au monde.
Oh ! Charles-Quint, je suis une pierre en ta fronde,
Je suis une arme ardente et qui prétend servir !

LA COMTESSE

Enfin, tu te souviens, Carlos !

DON CARLOS

Tout à l'heure je fuyais tes paroles. J'étais sans vie. Je n'osais plus songer à l'audace de mes projets. Et pourtant, dès demain, ils se réaliseront. Tout est fixé, promis, convenu. Seule, l'aide de Don Juan me manque encore.

Un repos.

Il t'avait promis de sauver avec nous la marquise d'Amboise. L'a-t-il fait ?

LA COMTESSE

Quand la marquise eut atteint la Guipuscoa, elle gagna Renteria et Passagès. Don Juan, général de la mer, grâce à un ordre fortuit reçu du roi lui-même, éloigna ses navires. Les côtes étaient libres. Une barque fut amenée. La marquise put s'enfuir d'Espagne. Ainsi, sans avoir l'air de nous protéger, Don Juan nous aida.

DON CARLOS

C'est bien.

LA COMTESSE

Vous savez comme j'aime la marquise, et comme je tremblais de la savoir à Madrid. Le roi Philippe l'entourait d'embûches, il la soupçonnait d'hérésie…

DON CARLOS

Ce n'était pas mon père qu'il fallait craindre, c'étaient les moines, eux seuls sont redoutables.

LA COMTESSE

Hélas !

DON CARLOS (BRUSQUE)

Non pas, non pas ! Ils sont l'assise divine où mon pouvoir s'appuie, ils sont le sang, le cœur, la force de l'Espagne. Si jamais

le remords m'assaille d'avoir sauvé la marquise, c'est eux qui le réveilleront… Vraiment, il faut que je vous aime plus que moi-même, que je vous aime en aveugle, que je vous aime comme un péché…

LA COMTESSE (TENDRE)

Pardonnez-moi.

DON CARLOS

Viens plus près de mon cœur et de mes lèvres pour que j'oublie…

Vois-tu, le Saint-Office est le salut : la lie
Du monde est déversée en ses brassins de feu,
Et s'y perd, et s'y brûle, à la face de Dieu
Qui fait la flamme afin que l'univers se sauve.
Il ne faut point trembler devant la grandeur fauve
De l'Église, qui s'est faite lionne et court

Avec terreur, avec angoisse, avec amour,
Mordre la chair impie avec ses dents brûlantes.
Son droit est souverain, si sa force est sanglante
Rome est utile à tous, à tous, surtout aux rois,
Tous la craignent et la suivent — il n'est que moi
Qui porte au cœur assez d'ardeur qui fertilise
Pour être en même temps et l'Espagne et l'Église
Et le monde à moi seul.

LA COMTESSE

Et le monde à moi seul.Tu t'enivres, Carlos !

DON CARLOS (FURIEUX)

Non, non, non, non !... Ma tête est battante de flots
Si merveilleux d'orgueil qu'il n'est rien que je craigne.
La puissance des rois datera de mon règne.
Ce palais qu'on achève est comme un mont géant
Trop large pour mon père, et construit à ma taille.
On peindra sur ses murs l'élan de mes batailles
Et de mes vaisseaux d'or, trouant les Océans
Et les horizons fous des bonds de leurs conquêtes ;
Un bruit de gloire immense accueillera mes pas.

La mer et le soleil sont miens, la terre est prête
Et je ne mourrai point, puisque je ne veux pas...

LA COMTESSE (PRESQUE AVEC PITIÉ)

Carlos ! Carlos !

DON CARLOS, (SE CALMANT)

Demande à Don Juan quels rêves nous fîmes ensemble, et combien nos cœurs ont foi dans nos destins. Nous nous sommes promis la gloire l'un à l'autre et tous les deux nous l'obtiendrons.

LA COMTESSE

Viendra-t-il ?

DON CARLOS (FAIT SIGNE QUE OUI ET CONTINUE)

Avec quelle joie, il suivra ma fortune. Il soupçonne depuis longtemps mon désir, mais il ignore encore ce que je veux tenter, sans hésiter, demain.

Tout à coup énervé.

Je n'en puis plus… Je n'en puis plus… Il faut que je m'enfuie sur l'heure et que j'arrive en Flandre.

LA COMTESSE, (L'ENTRAÎNANT VERS LE BORD DE LA TERRASSE. LA LAMPE S'ÉTEINT À LA FENÊTRE DU ROI)

Regarde au loin comme est belle et grande la nuit

Et comme le silence est divin sur la terre !

DON CARLOS (SE LAISSANT PERSUADER)

Ô l'apaisante, et pure, et sereine lumière !
Ô la splendeur des montagnes pâles, là-bas !…
L'Escurial sommeille et ses jardins sont las
D'avoir été trop beaux, sous les midis de flamme.
Madrid est blanche et les clochers de Notre-Dame
Montent au loin parmi les buis et les cyprès,
Et lentement, le vieux et doux Mançanarès
Raconte à ses roseaux les légendes d'Espagne.

LA COMTESSE

Une douceur d'argent tombe sur la campagne !
Ô mon aimé, qu'il fait bon vivre, et que mes bras
Désireraient toujours être pour ton front las
Et pour ton cœur et sa tempête, le bon asile.
Je suis venue à toi, maternelle et docile,
De mes plaines de France où l'on aime sans peur,
Où le ciel bienveillant illumine la vie,
Où les heures d'amour clément ne sont suivies
D'aucun songe malsain, ni d'aucune terreur.

DON CARLOS (CONFIANT)

Comme tes yeux sont beaux ! comme est fière ton âme !

LA COMTESSE

Ta gloire et ton triomphe ont cette âme pour flamme.
Je te rêve là-bas, comme les blancs Valois,
En des palais joyeux et clairs, sous les verdures,
Libre d'agir en maître et de vouloir en roi.

DON CARLOS

J'aime les cieux lointains et la belle aventure…

LA COMTESSE

L'air de l'Escurial est un air empesté
De violence sourde et de contrainte morne.
On n'y vit pas, Carlos, on y attend la mort.
Quand le soir tombe autour de nous, les vents y cornent
On ne sait quel appel vers un deuil noir et or
Qui se lève d'ici pour recouvrir l'Espagne.
Cirques de sable ardent, vallons, âpres montagnes,
Une cruauté sèche et tranquille les vêt,
Toujours égale et comme unie à leur nature,
Le sol y est tout à la fois gel et brûlure
Et rien ne s'y répand, que les désirs mauvais…

DON CARLOS

Oh ! que j'en ai senti le dégoût et l'angoisse,
En ces heures de rage et de fièvre sournoise,
Quand des feux de folie illuminaient mes nuits.

Mais aujourd'hui, j'ai ta ferveur et j'ai ton âme
Et nos beaux lacs d'amour où noyer mes ennuis.
Tes paroles me sont radieuses, les flammes
De tes regards me sont douces comme le bien.
Écoute. Il fait silence autour de notre joie,
Et ta chambre est tranquille, et ton corps est ma proie.
Ô bien-aimée, écoute, et viens-nous-en… Viens… Viens.

LA COMTESSE (SE RETOURNANT)

Le roi !

Mon sang, jusqu'au fond de mon être,
A reflué.

DON CARLOS, (ALLANT VOIR À LA RAMPE DE LA TERRASSE)

Areflué.Pourtant, la lampe à sa fenêtre
Était éteinte ; on pouvait croire qu'il s'endormait…

Tout à coup violent.

Ôroi nocturne et faux qui nous espionnais,
Roi morne et violent dont chaque pas dans l'ombre
Semble broyer sous lui un morceau de mon cœur ;
Roi de colère et de silence, et roi d'horreur,
Roi mon père, dont les crimes rouges se nombrent
D'après les cris, les désespoirs et les effrois
Qui traversent, hurlants et fous, les vents du monde,
J'atteste Dieu, que moi, ton fils, j'ai bien le droit
De m'échapper soudain de ton étreinte immonde,
Et de tordre le bras qui cherche à m'étouffer.

LA COMTESSE

Carlos ! Carlos !

DON CARLOS (HALETANT)

Carlos ! Carlos !Je veux la vie,
Je veux souffrir, je veux mourir pour triompher.

Si je suis las, c'est que ma force est asservie,
C'est que l'Escurial me tient, c'est que le roi
Laisse sa mortelle ombre errer par-dessus moi.
Quelle âme eût résisté à ce constant supplice ?
Ma maison même était sans le savoir complice :
Majordome, écuyers, pages et serviteurs ;
Mais aujourd'hui je resurgis sur les hauteurs
De mon orgueil et de ma destinée ;
J'ai pour concours, en même temps,
Et ma haine obstinée
Et ton amour hantant,
Et je suis ivre
De tout l'espoir
Que ton secret et merveilleux pouvoir
En mon être délivre.

Viens, viens ici, regarde !

Tu vois, là-bas, ce moine noir qui, par mégarde, semble gagner le coin où disparut le roi. Eh bien ! ce moine-là, c'est l'espion du Saint-Office. Philippe II surveille, mais il est surveillé. Chaque pas qu'il fait vers nous, quelqu'un le fait vers lui. Regarde, il rentre et le moine disparaît.

Àlui-même.

Ô puissance attentive et toujours souveraine !

LA COMTESSE

Le roi, il est partout hostile et invisible :
Il est dans ces couloirs, ces tours et ces jardins,
Il voit d'entre les joints des murs ; ses yeux soudains
Prenant les corps pour but, mais les âmes pour cibles,
Guettent dans la lumière ou dans la nuit, cachés.
Ils regardent la vie ainsi que le péché.
Ô mon Carlos, si nous n'étions sûrs de nous-mêmes,
Si nous n'étions brûlants d'une ferveur suprême,
Ils glaceraient nos cœurs et régneraient en nous.

DON CARLOS

Sois sans crainte. J'ai mes desseins hardis et fous,
Tout rayonnants d'espoir, de gloire et de colère.
Je serai roi demain ; je sais ce qu'il faut faire
Pour arriver en Flandre et me gagner, de là,
Puisque ma cause est leur, et la France et l'Empire.

Ah ! mon père, jamais tu ne pourras maudire,
Trop durement, le jour où tu m'exaspéras.

LA COMTESSE

Voici Don Juan qui vient. Adieu… mon cœur se serre,
Mon cœur qui restera sur tes lèvres, penché…

Elle sort.

DON CARLOS (à lui-même)

Le roi se fie à lui et le laisse approcher.
Il ne sait pas combien Don Juan m'aime. Mon père…

Je veux m'enfuir d'Espagne et veux que vous m'aidiez
Sans hésiter, demain.

Se calmant.

Don Juan, tu te rappelles
Nos jeunes passions et nos ardeurs jumelles
Et nos rêves joyeusement associés
Quand nous vivions sans nous quitter
Et côte à côte
Dans Alcala, jadis ;
Nos cœurs étaient deux cœurs également hardis
Que Charles-Quint tenait dans sa main haute.

Tu devinais déjà l'infant que je serais
Et dans quel sort affreux bouillonnerait ma vie,
Tu n'aimais pas mon père, et moi, je l'exécrais.
Oh ! nos haines, oh ! nos rages inassouvies.
Depuis, tu me quittas, sur mon conseil,
Pour t'en aller là-bas, où nul ne peut te nuire,
Régner, dans la tempête ou le soleil,
Sur les voiles et les canons de mes navires.
Tu fus maître des mers, tandis que moi,
Avec mon cœur qui boude et mon esprit qui rêve,
Avec mes pas liés au poids que je soulève,
Je suis resté, comme un enfant, sujet du roi.
Il m'entoure d'honneurs et d'espions, il pense
Que je ne saisis pas de ses faveurs l'offense,
Que j'essuierai toujours ses fastueux affronts.
Il agit par détours, je n'agis que par bonds.
Comprends-tu ma fureur et mon désir de mordre ?

DON JUAN

Carlos !

DON CARLOS

Carlos !J'ai confiance aussi profondément

En toi, que je l'avais, jadis, aux temps déments,
Où ma raison faillit sombrer dans le désordre.
Tu m'appelais ton frère, et j'adorais ce nom
Trouvé, par toi, parmi les mots de ta tendresse.
Tu m'étais mieux qu'un prince, et plus qu'un compagnon ;
Tu me fus doux et secourable et ma détresse
Devant toi seul, un jour, osa pleurer sans peur.
Ces temps sont déjà loin de maux et de malheurs,
Mais peuvent revenir, si mon père s'acharne.
L'astuce et la torture en son cerveau s'incarnent.
La nuit, il passe en mes rêves, et je le sens
Marcher, vers mon repos, par un chemin de sang,
Me caresser le front, les yeux, le cou, la gorge,
Avec ses longues mains qui tout à coup égorgent,
Avec ses traîtres doigts, avec ses doigts d'effroi
Et d'ombre… Ah ! mon frère Don Juan, lorsqu'on est moi
Comprends-tu que l'on crie et que l'on morde !

DON JUAN (SPONTANÉ)

Ah ! certes !

DON CARLOS

Philippe II était encore infant, comme moi, qu'il gouvernait déjà la Flandre. Il obligeait son père à lui faire place. Je suis son

exemple. Depuis longtemps je me taisais, mais aujourd'hui j'ai l'âge où l'on commande et, lorsqu'on est prince d'Espagne, où l'on règne.

Que le roi nomme le duc d'Albe, qu'importe ! Je me désigne moi-même.

DON JUAN

Ce serait la révolte, Carlos.

DON CARLOS

Berghes et Montigny m'ont pressenti. Ils voyaient clair. Ils conseillaient de prendre par la force ce qu'on refuse à mon droit.

DON JUAN

Berghes et Montigny sont morts.

DON CARLOS

Berghes est mort à temps. Montigny fut tué. Je garde leurs mémoires. Mais il me reste tous les seigneurs de Flandre. Brederode, Hornes, Egmont soutiennent ma querelle. Je n'aurai qu'à paraître pour trouver une armée. Ils l'ont promise ; elle est prête ; elle n'attend que son chef, moi.

Si j'hésite, Anvers, Bruxelles et Gand échappent à l'Espagne. Le duc d'Albe y est abhorré. Sa présence là-bas serait la révolte et la honte. Déjà le nom de Guillaume d'Orange grandit. Le peuple s'en empare. Il oublie celui de Charles V. Ni la Régente, ni Granvelle ne résistent. Ils sont à bout de ressources.

DON JUAN

Comme te voilà instruit !

DON CARLOS

J'ai plus songé que tu ne crois à ma victoire. Comme toi, qui courais combattre les Turcs, je m'enivre de luttes et de batailles. Tu m'es dévoué comme personne. Hier encore, tu sauvais la marquise d'Amboise avec moi. Dis, quand partons-nous ensemble ?

DON JUAN

Mais je ne puis, mais je ne veux, mais…

DON CARLOS

Il me faut tes vaisseaux et tes hommes. Je gagnerai la France, et puis la Flandre. Les Valois me soutiennent. Ils détestent Philippe. Gand, Bruxelles, Anvers seront mes villes, comme elles furent celles de Charles V

Oh ! Don Juan, entends-tu les cloches effarées
Et les beffrois, et les clameurs et les entrées
Triomphales, au cœur du beau pays flamand ?
Je lui ferai aimer l'Espagne en le calmant.
Philippe II le veut tuer pour le réduire ;
Je serai ferme autant que lui, mais ferai luire
Plus de foudre superbe aux mains de notre droit ;
Au moins serai-je net et franc en mon langage :
Je ne mentirai point, je donnerai, pour gage
De mes serments, ma révolte contre le roi !

DON JUAN

Tu es infant d'Espagne, tu ne peux pas, en face du monde et de ton père…

DON CARLOS

Louis XI, dauphin français, fit comme moi.

DON JUAN

Mais ton rêve est un crime. Si tu ne réussis, tu te perds à jamais.

DON CARLOS

Charles-Quint réussissait toujours.

DON JUAN

Jamais il n'eût jeté ses droits dans les hasards.

DON CARLOS

Il m'eût compris… d'ailleurs, je ne veux rien entendre
Le duc d'Albe jamais ne parviendra en Flandre.
Pour me troubler ou m'arrêter, il est trop tard.
Tu me perdras ou me suivras, je te le jure :
Choisis, choisis !

DON JUAN, (HÉSITANT ET CHERCHANT)

Choisis, choisis ! Oh ! Don Carlos, si je pouvais…

DON CARLOS

Tu détestes autant que moi ce duc mauvais,
Ce duc…

DON JUAN

Ce duc…Attends, si je pouvais… une aventure
Aussi soudaine, aussi terrible, aussi…

DON CARLOS

Aussi soudaine, aussi terrible, aussi…Quoi ? Quoi ?

DON JUAN (à lui-même)

Peut-être… et tout s'arrangerait ainsi… le roi…

DON CARLOS

Que veux-tu dire ? Oh dis… dis… dis… Quel stratagème…

DON JUAN, (à lui-même)

Le roi… il faut qu'il sache… et certe… il comprendra…

DON CARLOS (impatient)

Ainsi, j'irai en Flandre, et tu m'y aideras ?

DON JUAN (avec fermeté)

Bien mieux ! J'espère un jour t'y amener moi-même.
Jamais je n'ai tremblé devant les fiers projets
D'autant plus beaux qu'ils paraissent plus téméraires.
Mon audace est debout et mon courage est prêt :
J'agirai vite. En attendant, laisse-moi faire.

Il sort.

DON CARLOS (à la comtesse qui entre)

C’est la victoire, amie, et sa foudre est en nous !
Don Juan me reste acquis. Don Juan consent à tout.
Demain, la mer entière acclamera la fuite
De nos voiles, cinglant vers mes pays du Nord.
Je dresserai ta grâce et ta splendeur au bord
D’une galère ardente et bellement construite ;
Nous serons fiers de notre amour — et notre droit,
Flottant là-bas, au loin, sur les vagues traîtresses,
Éblouira des éclairs d’or de sa jeunesse,
Jusqu’en ce palais morne et monstrueux, le roi !

LA COMTESSE

Ô Don Carlos, Ô mon aimé, ma joie est folle
À te sentir libre et sauvé par notre amour
Don Juan t’a donc dès aujourd’hui fixé le jour
Et l’instant clair…

DON CARLOS

Et l’instant clair…Don Juan m’a donné sa parole.
Nous gagnerons Anvers ; lui-même, il veut sa part
Dans les dangers joyeux qui peupleront ma vie.

Il est d’esprit habile et son cœur ne dévie…
Ce qu’il nous faudra faire, il le dira plus tard.

LA COMTESSE (ANXIEUSE)

En attendant, que fera-t-il ? que va-t-il faire ?
Agira-t-il, à coups soudains, pour que ton père
Ignore tout, avant que tu ne sois là-bas !

DON CARLOS

Don Juan ne m'a rien dit : ce sera ta surprise
De voir, sans la comprendre, aboutir l'entreprise.

LA COMTESSE

J'ai peur, ô mon Carlos, quand je ne comprends pas

DON CARLOS (ÉTONNÉ)

Douterais-tu ? Hélas ! combien ce doute étrange
Troublerait vite en moi ce qu'il me faut d'ardeur.

LA COMTESSE (SE REPRENANT)

Non, non, ce que j'ai dit ne vient pas de mon cœur ;
Mon espoir reste entier et rien ne le dérange.

DON CARLOS, (ABATTU)

Hélas ! je voyais tout comme accompli déjà.

Rien n'entravait l'essor merveilleux de nos pas
Sur les routes en or qui dominent la terre…

LA COMTESSE

Ce que tu vois existe seul.

DON CARLOS

Ce que tu vois existe seul.Non pas ! Non pas !
Oh ! que mon corps est lourd et plein de sa misère !
Tout se dérobe à mes regards et tout s'enfuit ;
Je ne sens plus sur moi que ténèbre et que nuit ;
Un instant me reprend ce qu'un instant me donne ;
Ton amour même, hélas ! hésite et m'abandonne,

Je recule et j'ai peur et tout à coup je vois
Comme en un gouffre avide et noir sombrer mes droits…

LA COMTESSE (ardente)

Ce que tu vois, c'est ta jeunesse et ton courage,
C'est ta gloire, c'est l'univers
Sauvé par toi, sous les éclairs
Du formidable et mortuaire orage
Que Philippe déchaîne et qu'il voudrait grossir.
Il appartient à ton orgueil de ressaisir,

Àcoups d'audace et de haine fécondes,
D'entre les mains
Mortes, mais tragiques encor de Charles-Quint,
Ce sceptre d'or qui fit de l'Espagne, le monde !

DON CARLOS (se reprenant)

Ô les grands souvenirs qui me frôlent le front !
Ô paroles qui me brûlent, comme des flammes !
Ô tout ce qui me chante au cœur, à l'unisson
Des merveilleuses voix dont résonne ton âme !
Je respire l'ardeur en me penchant vers toi,
Tu me rends tout l'espoir par ta seule présence.
Oh ! que l'heure est donc belle et vivant le silence,
Et que tes yeux sont beaux, quand ils aiment ton roi !

LA COMTESSE

Viens nous aimer, Carlos, la nuit est la parure
Faite d'ombre et de feu qui entoure l'amour,
Le vieux Mançanarès à ses roseaux murmure

Les légendes d'Espagne où tu luiras, un jour,
Comme un fier empereur qui s'en revint de guerre,
En clair et bel arroi, en jeune et franc maintien,

Mêlant sa grandeur pâle aux choses de naguère,
Viens nous aimer et nous ressouvenir… Viens… Viens.

Ils disparaissent lentement par l'escalier du fond.

FIN DU PREMIER ACTE

Appartement du roi. Deux portes : une à gauche, une à droite. Une table chargée de liasses de papier et de livres de piété. Un pupitre y est adossé. Un confessionnal dans un coin.

Au lever du rideau, PHILIPPE II, qui vient de se confesser, se relève et fait le signe de la croix. Son confesseur se lève également, et tous les deux vont vers la table.

LE CONFESSEUR FRAY BERNARDO

L'aveu que vous me fîtes à confesse, mon fils, vous sera compté, non comme une faute, mais comme un titre. La prudence vous commande de penser le plus souvent au rebours de vos paroles. Seul importe ce que l'on tait, puisque, seul, Dieu le comprend.

Un repos, PHILIPPE II s'assied.

C'est pour que vous soyez son roi fidèle, qu'il vous fit tel que vous êtes.

Il faut sauver le monde, malgré le monde. Un roi serait sans force, si, pour un tel devoir, il limitait son droit.

En notre siècle, l'idée d'autorité s'ébranle. On oublie que rien ne la doit entamer, pas même la sagesse. Vous seul le comprenez bien, tandis que le Saint-Père n'en tient compte qu'à peine.

PHILIPPE II

Il ignore ce qu'il faut à l'Espagne.

FRAY BERNARDO

À Rome, on se divise, on se relâche, on argumente. L'atmosphère y est mauvaise : le pape la respire. Or, qui raisonne, transige. Qui discute, s'affaiblit. Il faut croire, affirmer, agir…

Telle est ma foi, c'est la seule qui soit hautaine ;
C'est la seule qui soit pure comme le feu,

Àcette heure des temps, où la justice humaine
Divorce indignement d'avec celle de Dieu.
L'Angleterre est perdue. En nos Flandres, l'Église
Dans la bourbe des maux et des sectes s'enlise,
Le Saint-Empire est dévoré par mille erreurs,
L'ombre ternit le sceptre d'or des empereurs,
L'Europe est de vertige et de fureur saisie,
Peuples et rois n'ont plus la peur de leurs remords
Et l'on dirait que tous les vents hurlants des Nords
Sont à Satan et déchaînent l'apostasie.

Heureusement qu'il est dans l'univers une Espagne, la vôtre. La guerre des Maures, pendant des siècles, l'a exaltée. Elle n'a crainte ni du sang, ni des supplices. Aucun front, si haut soit-il, n'échappe à ses inquisiteurs. Vous avez fait brûler, Sire, Carlos de Sesse et sa femme Isabelle qui descendait du roi Pedro. Vous

avez abattu Domingo de Rojas, de la famille des Posa. Un Cristoval d'Ocampo fut tué et son cadavre livré aux flammes. Quant à la marquise d'Amboise…

PHILIPPE II

Voici, mon Père.

Duc, allez chercher vous-même la comtesse de Clermont, et amenez-la devant nous.

FRAY BERNARDO (n'ayant prêté d'attention qu'à la lecture)

Il y a en cette aventure au moins deux coupables : Don Juan, qui laissa s'embarquer la Marquise d'Amboise, et la comtesse de Clermont, maîtresse de Don Carlos.

Relisant l'écrit.

Don Juan n'est pas sûr. Rappelez-vous le jour qu'il s'en fut, sans aucun ordre, combattre au loin. Son devoir était de surveiller les côtes et de s'emparer de la marquise. Il y a failli. Arrêtons-le.

PHILIPPE II

Des pirates menaçaient la Corogne. J'ai moi-même enjoint à Don Juan d'y mener mes navires et mes soldats. Les côtes de la Guipuscoa étaient libres, non par son ordre, mais par le mien.

FRAY BERNARDO

Pourtant, une femme, quelque entendue qu'elle soit, ne combine pas, elle seule, une aussi périlleuse entreprise, et Don Juan…

PHILIPPE II

N'insistez pas, mon Père.

FRAY BERNARDO (relisant le rapport)

Le rapport, il est vrai, n'accuse que la comtesse. Ruy d'Almedo a reconnu deux de ses serviteurs, comme ils arrivaient, le soir, à Renteria. Un autre témoin prétend que le premier des deux appartenait à Don Carlos. Il faudrait ordonner une enquête.

PHILIPPE II

Nous interrogerons la comtesse de Clermont.

FRAY BERNARDO

Elle sait être habile. Les Valois trouvent en elle un précieux auxiliaire, elle est dame d'honneur, et…

PHILIPPE II (à mi-voix)

Espionne… je sais… je sais…

FRAY BERNARDO

Don Carlos l'aime. Elle ressemble à la reine, votre compagne. Toutes deux viennent de France ; on les croirait sœurs.

PHILIPPE II (agacé)

Je sais, je sais.

FRAY BERNARDO

La comtesse s'est emparée du cœur de don Carlos, l'amour d'un prince flatte sa vanité de femme. Don Carlos n'écoute plus qu'elle. Les inquisiteurs s'en sont aperçus ; ils le surveillent. Son orgueil, autant que sa faiblesse, les inquiète. S'il n'était votre fils… (Tout à coup.) Peut-être est-ce lui, infant d'Espagne, qui sauva la Marquise ?

PHILIPPE II

Folie !

FRAY BERNARDO

Don Carlos est dangereux. On ne sait pas… il aurait pu…

PHILIPPE II

Folie, vous dis-je…

FRAY BERNARDO

Un homme nouveau s'éveille en lui. La santé lui revient ; des idées inquiétantes l'assiègent. Il espère trop.

PHILIPPE II

Don Carlos n'est fort que par une femme. C'est elle qu'il faut perdre.

FRAY BERNARDO

Puis-je, Sire, comme tout à l'heure, à confesse, vous dire toute ma pensée ?

PHILIPPE II

Je la devine.

PHILIPPE II

Oui, Don Carlos me hait, oui, Don Carlos s'exalte, s'aveugle et se trompe ; oui, Don Carlos n'a pu ignorer le crime de la comtesse, mais ce Don Carlos-là, quoique imprudent et peut-être dangereux, n'en reste pas moins le futur roi d'Espagne, celui qui ne peut songer à me trahir qu'en se perdant lui-même, celui, enfin, qui, toujours, quoi qu'il rêve, respectera en ma personne cet absolu pouvoir qu'il incarne comme moi. Nous sommes une même pensée de Dieu. S'il l'oubliait…

FRAY BERNARDO

Le Ciel vous entende !

PHILIPPE II

Et, maintenant, que tout ceci soit dit, comme je vous avouai tout à l'heure mes fautes, de vous à moi, devant l'Éternité.

Un long repos.

Prenez place ici mon Père.

Il lui indique un pupitre, à gauche.

La comtesse va venir. Le duc de Féria l'est allé chercher. Vous l'interrogerez, vous noterez son interrogatoire — et nous le communiquerons au Saint-Office.

LA COMTESSE (À PHILIPPE II, DÉSIGNANT LE DUC ET FRAY BERNARDO)

Sire, tant de juges me troublent et m'intimident. Et je ne sais vraiment…

PHILIPPE II

Chassez de votre esprit toute crainte, Madame. Ma présence la doit dissiper.

LA COMTESSE

J'étais venue à votre appel. Ce que je pourrais vous dire ne regarde que votre fils…

PHILIPPE II (À FRAY BERNARDO)

Interrogez Madame.

FRAY BERNARDO

La marquise d'Amboise a quitté l'Espagne, sans l'ordre du roi. C'est vous, Madame qui l'avez sauvée.

LA COMTESSE (AVEC FERMETÉ)

La marquise et moi étions amies. Elle s'était rendue librement en Espagne — elle pouvait librement la quitter.

FRAY BERNARDO

Personne ne peut gagner, ni quitter, sans ordre, le royaume. Quand la marquise s'en vint de France, elle était catholique. Nous l'avons accueillie. Elle s'est faite hérétique chez nous. Notre justice devait l'atteindre. Vous ne pouviez l'ignorer.

LA COMTESSE

La marquise n'a point, que je sache, abjuré sa croyance.

FRAY BERNARDO (BRUSQUEMENT)

Ce n'est pas vrai.

LA COMTESSE (SE TOURNANT VERS LE ROI)

Sire… l'hostilité de votre confesseur m'effraye… je ne sais pas…

PHILIPPE II

J'étudie votre gêne et votre trouble, Madame. Je lis dans votre attitude ce que vous nous cachez.

LA COMTESSE

Mais…

FRAY BERNARDO

C'est à bon escient que la reine Catherine de France vous envoya auprès de nous. Vous la servez ici, mieux que personne.

LA COMTESSE

Mais, Sire…

FRAY BERNARDO

Votre intelligence est fine, les secrets l'attirent. Où les autres regardent, vous surveillez. Vos lettres, oui, vos lettres renseignent la France sur ce que, seul, le roi veut savoir.

LA COMTESSE (SE TOURNANT VERS LE ROI)

J'agis sans fard, et je pense tout haut. Sire. Je suis à votre cour une des compagnes et des dames de la reine ; je ne suis rien d'autre. Mon amitié pour la marquise d'Amboise, je l'ai montrée au grand jour. Qu'elle me perde, si vos lois l'exigent. Mais, quant aux lettres viles et coupables que j'aurais écrites…

PHILIPPE II

Mes soupçons ne me trompent jamais.

LA COMTESSE

Je défends devant vous mon honneur. Je vous jure que jamais je ne traçai une ligne que vous n'eussiez pu lire. Je borne ma défense à ce serment.

FRAY BERNARDO

Vous ne seriez ni la brillante comtesse de Clermont que recherche la reine, ni l'habile et séduisante amie qu'a distinguée un prince, si vous n'étiez coupable…

LA COMTESSE (SE TOURNANT VERS LE ROI)

Vous me laissez accabler et je suis sans défense, Sire, et vous êtes gentilhomme.

PHILIPPE II (AIGRE)

Madame…

LA COMTESSE, (NE S'ADRESSANT QU'AU ROI)

Don Carlos m'a choisie, il m'aime. Je lui donne ce que je peux donner de plus précieux : ma vie. Je la lui donne, tout entière. Si

j'étais l'intrigante que vous dites, il ne m'accepterait pas.

FRAY BERNARDO

Don Carlos est aveugle puisqu'il vous aime.

LA COMTESSE (à FRAY BERNARDO)

Vous savez comme moi son violent passé,
Ses jours dans la colère et dans l'ennui versés,
Mais vous ne savez pas combien un rien l'apaise.
Mon cœur jamais ne ment, ma main jamais ne pèse.
Quand je le rencontrai pour la première fois,
C'est lui qui vint spontanément, jusques à moi.
J'ai retenu la plus douce de ces paroles,
Et dans cet instant même où vous me torturez,
Avec des mots sournois et acérés,
C'est elle encor qui me console.

Un silence : le ROI semble attendre.

LA COMTESSE (s'adresse au ROI)

Sire, j'ai, pour l'infant, une tendresse ardente,

J'aime son cœur tour à tour morne ou triomphant,
Que m'importent l'excès de ses haines mordantes
Et ses abattements et ses fureurs d'enfant !
Je l'aime tel qu'il est, et suis fière qu'il m'aime.
Je ne raisonne point combien cet amour même
Touche parfois à la pitié, combien…

PHILIPPE II (tout à coup sévère)

C'est outrager mon fils que de l'aimer ainsi.

LA COMTESSE (RÉVOLTÉE)

Oh ! Sire, Sire.

PHILIPPE II

Soyez calme, Madame, et répondez-nous mieux.

LA COMTESSE

Je ne puis plus répondre ; je me vois environnée de pièges, vous dénaturez mes plus simples pensées. Si je donne à Don Carlos ma tendresse attentive et soumise,

Je lui montre le courage qu'il faut aux rois.
Je le grandis et je le gagne
Au bel orgueil de se sentir infant d'Espagne,
D'avoir créance et confiance en soi,

Le roi acquiesce.

D'être celui qui veut, s'instruit et juge,
Qui trouve en son pouvoir son droit ou son refuge,
Qui se découvre enfin, après vingt ans d'ennui,
Un cœur d'accord avec ses rêves d'aujourd'hui.

PHILIPPE II

Moi seul et des hommes choisis par moi forment le cœur et l'esprit d'un futur roi d'Espagne. Vous êtes étrangère, vous êtes dangereuse ; vos conseils, votre adresse, votre amour, tout est nuisible.

LA COMTESSE (RÉVOLTÉE)

Oh !

PHILIPPE II

Dieu sait vers quelles erreurs vous l'entraînez, ce que vous lui dites, la nuit, quand vous me croyez absent. Les hérétiques que vous sauvez ensemble…

LA COMTESSE (COMME SURPRISE)

Non, non, votre fils ignorait tout…

PHILIPPE II

C'est donc bien vous seule ?

LA COMTESSE

Eh bien, oui, seule, je suis coupable, seule, je savais à quoi je m'exposais.

PHILIPPE II (À FRAY BERNARDO, QUI CONSIGNE)

Voici l'aveu.

LA COMTESSE

Et je n'en rougis pas. Ma conscience…

PHILIPPE II

Assez, Madame. Sauver une amie n'est rien, quand je songe à ce que vous faites chaque jour, à ce que vous êtes vraiment ici, une espionne.

LA COMTESSE

Je nie, je nie.

PHILIPPE II

Nier n'est rien, lorsque j'affirme.

LA COMTESSE

Jamais ! Jamais !

FRAY BERNARDO

Nous en avons les preuves, nous vous les montrerons, mais avouez d'abord.

LA COMTESSE

Ce n'est pas vrai. Ce ne peut être.

FRAY BERNARDO

L'aveu est rédempteur, il amortit la faute, il vous gagne le ciel. Confessez-vous.

LA COMTESSE

Non ! Non !

FRAY BERNARDO

Avouez, puisque c'est le salut.

LA COMTESSE

Non ! Non !

FRAY BERNARDO

Puisque le roi sait tout.

LA COMTESSE

Non ! Non !

FRAY BERNARDO

Puisque le roi l'ordonne.

LA COMTESSE

Non ! non ! Jamais ! jamais.

FRAY BERNARDO (SE LEVANT)

Vous avez avoué tout à l'heure. Vous avouerez encore.

DON CARLOS (SUR LE SEUIL)

Je veux passer, je veux aller au roi, vous dis-je.

PHILIPPE II

Carlos !

DON CARLOS

Carlos ! Je veux parler, moi seul, et sans témoins,
À Philippe, le roi des Espagnes, du soin
De ma grandeur qu'on méconnaît et qu'il néglige.

PHILIPPE II (À DON CARLOS)

Retirez-vous.

DON CARLOS

Retirez-vous.Jamais, jamais.

LE COMTE DE FÉRIA

Retirez-vous.Jamais, jamais.Vous oubliez
Que vous êtes dans le conseil où délibèrent…

DON CARLOS (DÉSIGNANT LE ROI)

Je suis ici, chez lui, mon père ;
J'y suis rivé, depuis le front jusques aux pieds :
J'y reste. Aucune force humaine,
Puisque j'y suis venu, ne m'en fera bouger.

N'ayez crainte ; le roi ne court aucun danger.

Il jette son épée sur la table

Avant de m'en venir, j'ai muselé ma haine.

PHILIPPE II, (À DON CARLOS)

Parlez.

DON CARLOS, (DÉSIGNANT LE DUC ET FRAY BERNARDO)

Parlez. Je parlerai quand ils seront partis.

Oh ! ne les suivez pas, Madame, et passez par ici.

IL LA CONDUIT À LA PORTE DE GAUCHE.

DON CARLOS

J'aime la comtesse de Clermont. C'est mon plaisir. Tout à l'heure, le duc de Féria est venu l'arracher de chez moi, tandis que je priais à l'oratoire. Il la mena par force chez vous ; pourquoi ?

PHILIPPE II

Je ne suis pas de ceux qu'on interroge.

DON CARLOS

Mon cœur est plein de trouble et dévoré d'ennuis.
Je veux savoir enfin quels droits un duc s'arroge…

PHILIPPE II

Il faut quitter ce ton d'audace et de défi,
Et m'écouter plus calmement, comme naguère,
Mon fils. Rien ne s'est fait pour vous déplaire

Et vous me comprendrez, j'en suis certain, voici :

Les princes de Lorraine vous recherchent, vous, infant d'Espagne, pour leur nièce Marie, qui fut reine de France. Déjà, votre choix aurait pu s'arrêter sur l'archiduchesse Anne d'Autriche, ou Marguerite, princesse de Valois. Je ne forme jusqu'aujourd'hui aucun dessein qui troublerait une préférence. Je ne redoute qu'une chose : le dépit de la comtesse de Clermont. Voilà pourquoi je l'ai interrogée.

DON CARLOS

Un prince de mon sang aime les comtesses, mais épouse les reines. La comtesse m'approuvera le jour que je me marierai. Mais je suis jeune et ma tendresse veut rester libre encore.

PHILIPPE II

Songez qu'à votre âge j'avais choisi une reine.

DON CARLOS

Ni Marguerite de Valois, ni cette Marie d'Écosse, qu'on dit aventureuse et belle, ne m'attirent autant que cette naïve princesse d'Allemagne.

PHILIPPE II

Ce choix me plaît plus encore que les autres. Assez de liens nous unissent aux Valois. C'est à l'Empire qu'il faut songer ; (bienveillant) dites, si votre union remettait en nos mains la couronne de Charles-Quint !

DON CARLOS

Oh ! si jamais un tel rêve se réalise
Il comblera le plus ardent de tous mes vœux,
Je serai l'empereur sacré qui symbolise
La force humaine et parle au nom du monde à Dieu.
Je marcherai armé de merveille en merveille ;
L'Europe aurait enfin, après mille ans d'efforts,
Trouvé quelqu'un pour conquérir la tombe où dort
Le souvenir du Christ, sans qu'un chrétien le veille.

PHILIPPE II

Vous êtes bien d'un sang bouillonnant et viril :
Folie, amour, conquête et gloire — et leurs périls !
Mais nous sommes d'accord, mon âme en est heureuse.
Dites, s'ils nous voyaient, ceux dont l'esprit se creuse
À désunir en nous les liens serrés par Dieu !
Je te veux fier et grand. Voici ma main.

DON CARLOS (HÉSITANT)

Je te veux fier et grand. Voici ma main.Mon père !

PHILIPPE II

Non pas celle qui frappe et tord et incarcère,
Mais celle-là qui caressait ton front de feu
Et de fièvre, quand tu étais mon infant triste.

DON CARLOS (RETENU)

Nous qui sommes si loin l'un de l'autre !

PHILIPPE II

Nous qui sommes si loin l'un de l'autre ! J'insiste.

DON CARLOS lui donne la main.

L'archiduchesse apportera ses vertus graves en notre cour. Elle parle de vous et vous admire ; elle vous aime déjà. Notre ambassadeur me renseigne.

DON CARLOS

Il faut si peu de chose pour me séduire. J'attends cette enfant douce, comme une amie. Elle comprendra mes humeurs et mes colères, et j'en serai touché, discrètement, sans le lui dire.

PHILIPPE II

Heureuse princesse !

DON CARLOS

Et puis, elle sera, après la reine, la plus haute d'entre les femmes. On l'entourera d'hommages magnifiques. Sa présence

rajeunira la cour. Je serai fier d'être une majesté pour elle ; nous gouvernerons ensemble une province lointaine de nos royaumes ; nous…

PHILIPPE II (INTERROMPANT)

La comtesse de Clermont l'étonnera peut-être, mais les reines d'Espagne doivent être indulgentes ; elles l'ont été toujours. Au reste, la comtesse séduit ceux mêmes qui d'abord lui sont hostiles. Tout à l'heure, nous causions ensemble de ses amis, de la France. Nous avons même parlé longuement de vous.

DON CARLOS (CONFIANT)

Si vous la connaissiez, vous l'aimeriez, mon père.
Elle m'exalte ou me contient, à volonté.
Je sens qu'elle m'est sûre, et bonne, et nécessaire
Pour l'œuvre que je rêve et dont je veux doter
Un jour, par ma bravoure et ma ferveur, l'Espagne.
Elle m'est la santé rendue. Elle accompagne,
Sur des chemins nouveaux, mes pas encor tremblants.
Même, si je l'osais, je vous parlerais d'elle
Avec des mots profonds, tendres et violents…

PHILIPPE II

Mais pourquoi craindre, à cette heure si belle,
Où nous sommes l'un pour l'autre, comme jadis,
Un père émerveillé de voir vivre son fils,
De l'entendre rêver son destin sur la terre.
De préparer pour lui l'avenir…

DON CARLOS

De préparer pour lui l'avenir… Ah ! mon père,

Vraiment, c'est à douter de la foudre des cieux !
Comment, tandis qu'avec des mots astucieux
Et tortueux, ici, dans cette chambre même,
Vous attiriez la femme admirable que j'aime,
Des pourvoyeurs du Saint-Office enregistraient,
Sous les yeux que voilà

(Il désigne le ROI.)

Sous les yeux que voilàsa perte et son arrêt.

PHILIPPE II

Carlos !

DON CARLOS

Carlos ! Et vous osiez parler de cette femme !
Vous osiez la nommer en même temps que moi !
Son nom ne glaçait point votre bouche d'effroi,
Et vous ne trembliez pas d'être à tel point infâme !

PHILIPPE II (SE LEVANT)

Silence, infant. Vous outragez en moi…

DON CARLOS (EXASPÉRÉ)

Silence, infant. Vous outragez en moi…Tant mieux !
Tant mieux ! Depuis toujours vous m'entourez d'intrigues,

Vos paroles me sont un trousseau vénéneux
Et enlaçant de serpents noirs. Toutes se liguent
Pour fasciner d'abord et pour broyer après.

Le mal atteint en vous je ne sais quel excès.
Lorsque je songe à lui, je songe à vous, mon père ;
Que je gouverne un jour, j'oublierai tout, hormis
L'horreur que j'ai de vous, et la sourde colère
D'être quelqu'un de votre sang.

PHILIPPE II (ébranlé)

D'être quelqu'un de votre sang.Mon fils, mon fils.

DON CARLOS (le rejoignant)

Non pas, je vous rejette, et je ne veux plus l'être ;
Vous n'êtes plus qu'un roi fourbe qu'il faut punir,
Qui déshonore en lui son fils et ses ancêtres.
Votre règne sera l'effroi de l'avenir ;
On vous hait en Espagne, on vous maudit en Flandre,
Votre pouvoir honteux et bas — il est à prendre.
Je sens un projet sombre en mon âme germer ;
Le chrême est effacé dont vos tempes sont ointes
Et vous pouvez remercier à deux mains jointes

Le Ciel, qu'en cet instant, je me sois désarmé.

Il sort à reculons et cherchant des yeux son épée.

PHILIPPE II (douloureux)

Le malheureux, le malheureux. L'idée
Du meurtre a traversé sa tête ; ô Dieu !
Et c'est ma perte, et c'est ma mort qu'il veut !
Sur quel crime sa vie était échafaudée !
Sur quel espoir sanglant, épouvantable et fou !
Encor, si je pouvais, en son esprit qui bout,

Trouver à son erreur une excuse suprême ;
Mais il vient d'attenter à l'Espagne, à lui-même,
À ce qui les résume, à mon pouvoir, à moi !
Ô Dieu qui dispensez dûment la force aux rois,
Contre leur cœur qui pleure et redoute sa haine,
Abolissez en moi toute faiblesse humaine,
Pour maintenir intacts et souverains mes droits.

UN GARDE (ENTRANT)

Monseigneur Don Juan.

PHILIPPE II

Qu'il attende. (Se ravisant.) Eh non ! qu'il entre.

DON JUAN (AGITÉ)

Sire…

PHILIPPE II (CALME)

Eh bien ?

DON JUAN

Don Carlos s'est enfermé chez lui. Il ne veut voir personne. Tout à l'heure, il parcourait le palais, les yeux hagards, les poings levés…

PHILIPPE II

Nous avons causé ensemble, en bons amis. Nous nous sommes même donné la main. J'ignore ce qui le bouleverse. Vous à qui il se confie, instruisez-moi.

DON JUAN

Ah ! Sire, si vous saviez combien son inaction lui pèse, combien sont lourds, en ce palais, les jours où, sans nul but, il erre, et longuement se désespère.

PHILIPPE II

Mais la comtesse, et sa beauté, et leur amour ?

DON JUAN

Certes, l'amour lui fut la belle main de joie
Qui l'arracha, soudainement, comme une proie,
Au tragique, fiévreux et maladif ennui.
Il se guérit ; il respira toutes les flores
Des tendresses, il fut heureux, mais aujourd'hui
Ce même amour le pousse à vouloir plus encore :
Il rêve d'être un capitaine ardent et fier.

PHILIPPE II

Désirs d'amour, désirs de gloire — même chose !

DON JUAN

Sire, puisque en vos mains son avenir repose,
Puisqu'il demande encor ce qu'il demandait hier,
Puisqu'il ne fait qu'un vœu…

PHILIPPE II

J'entends. Mais le gouvernement de Flandre est promis au duc d'Albe. Ma parole est donnée.

DON JUAN

Tout s'arrange ou se dérange selon votre sagesse.

PHILIPPE II

Mais nos provinces du Nord sont insoumises. Il faut, pour les dompter, de la terreur et du sang-froid. Sièges de villes, assauts, batailles, vie rude et fatigante des camps. Don Carlos n'y pourrait suffire.

DON JUAN

Je serais à ses côtés ; je mettrais mon courage au service du sien ; je sais commander et vaincre. Où de vieux capitaines échouent, les jeunes triomphent.

PHILIPPE II

J'ai fait transporter en Lombardie par Don Garcia toute l'infanterie qui occupait Naples, la Sicile et la Sardaigne ; j'ai ordonné au duc d'Albuquerque de dédoubler le nombre de mes cavaliers de Milan. Toutes ces troupes, et celles que je lève en Allemagne, connaissent, aiment, et ont confiance dans Alvarez de Tolède. Elles savent qu'il les doit commander et mener en Flandre. Ma sœur, elle-même, qui redoute le duc, a fini par comprendre que seul il la pouvait aider et sauver, là-bas. Toutes ces mesures difficiles sont enfin prises et acceptées, et j'irais les déranger pour un caprice d'enfant ?

DON JUAN

Mais ce caprice d'enfant peut bouleverser et le trône et l'Espagne.

PHILIPPE II

Que voulez-vous dire ?

DON JUAN

Sire, j'aime l'infant Carlos plus que moi-même,
Mais je vous sers dûment et vous m'êtes celui
Dont nul ne brisera l'autorité suprême.
Or, je me sens trembler et pour vous, et pour lui ;
Je redoute l'excès de sa nature étrange ;
Son cœur tour à tour triste et exalté, que rien,
S'il déchaîne un désir, ne trouble ou ne retient,
Son âme immodérée est folle en ses vengeances.

PHILIPPE II (TRÈS CALME)

Je sais, Don Juan ; mon fils a résolu ma mort.

DON JUAN

Oh ! Sire, un tel soupçon ! Jamais dans sa pensée !

Jamais un tel dessein… Son âme est maîtrisée
Par un trop grand respect.

PHILIPPE II

Par un trop grand respect. Mais, que veut-il alors ?

DON JUAN

Je vous l'ai dit, aller en Flandre, la gouverner en votre nom, pour le bien de l'Espagne. Il se souvient qu'à son âge, sous Charles V, vous étiez maître là-bas ; que la main de son aïeul était

moins serrée que la vôtre. Et cette pensée le hante, le poursuit le jour, la nuit, et l'éblouit au point qu'elle l'aveugle. Il s'exalte, s'enfièvre, s'hallucine. Ah ! Sire, je m'adresse à votre sagesse, tout peut encore se réparer et rentrer dans l'ordre, mais, de grâce, sauvez Don Carlos du péril…

PHILIPPE II

Quel péril ?

DON JUAN

J'hésite, je ne sais si je dois vous dire… Lui pardonnez-vous ?

PHILIPPE II

Ne suis-je pas son père ?

DON JUAN

Mais, c'est plus encore que le pardon, c'est votre assistance que je réclame.

PHILIPPE II

Ne sommes-nous pas deux frères qui aimons un même enfant ? Ne l'avons-nous pas appris à connaître, pour lui passer tous ses caprices, même si quelque folie hantait sa tête. Je ne sais pas ; on pourrait voir et aviser ensemble.

DON JUAN

Pourtant, si son rêve était si fou…

PHILIPPE II

Va pour ce rêve. Comme un péché de prince, il est absous d'avance…

DON JUAN

Alors vous promettez…

PHILIPPE II

Bien plus. Je vous rassure…

DON JUAN

Eh bien ! il veut s'enfuir soudain, gagner la France,
Aller là-bas, où des seigneurs lui font serment
De le servir, tous ensemble, fidèlement.
Berghes et Montigny n'étaient qu'en apparence
Vos conseillers, ils ont été ses tentateurs ;
Ils lui versaient leurs avis faux et corrupteurs,
Ils jetaient de la poix sur son âme enflammée.
Et d'autres s'en venaient promettant une armée
Qui soutiendrait sa cause et mènerait au seuil
Des bourgs et des cités de Flandre son orgueil.

PHILIPPE II (APRÈS UN FURTIF ÉTONNEMENT)

Ainsi s'expliqueraient sa rage et sa folie
D'argent, et les emprunts soudains qu'il contracta
À Tolède, Léon, Burgos et Médina :
Tout coïncide au mieux et tout se concilie
Quand donc soupçonnerai-je assez ?

DON JUAN

Quand donc soupçonnerai-je assez ? Ah Sire !

PHILIPPE II

Quand donc soupçonnerai-je assez ? Ah Sire !Il faut
Qu'on ait serré sans bruit les nœuds d'un tel complot.
L'aventure lui parle et Don Carlos l'écoute.

DON JUAN (INQUIET)

Sire ! Sire !

PHILIPPE II (S'ÉTANT REPRIS)

Sire ! Sire !Que votre cœur ne me redoute ;
Carlos est brave et fou, son audace me plaît.
Avec une légère ironie.

Si je ne me hâtais de désigner ce prince
Comme le maître et le seigneur de mes provinces,
Son courage si jeune encor me les prendrait.

Un silence ; puis tout à coup.

Eh bien ! je les lui donne et vous pouvez lui dire
Que désormais son père aura soin de son sort.

DON JUAN

Sire, puis-je vous croire ?

PHILIPPE II

Sire, puis-je vous croire ? Allez, votre seul tort
Était de n'oser point plus vivement m'instruire.
Il ne faut point se défier de moi.

DON JUAN

Il ne faut point se défier de moi.Merci !
Vous vous gagnez Don Juan et Don Carlos ainsi.
Ce que vous promettez, je cours le lui promettre.
Combien j'avais raison de venir sans surseoir
Me confier à vous qui demeurez le maître,
Et de sauver Carlos, en faisant mon devoir.

Il sort.

PHILIPPE II se lève et va vers la porte.

PHILIPPE II (À LA PORTE DE GAUCHE)

Qu'on fasse venir à l'instant mon notaire, Don Pedro de Hoyos.

Àla porte de droite, appelant.

Fray Bernardo ! Fray Hieronimo !

Ils paraissent.

À FRAY BERNARDO.

Mon Père, je me trompais. Je parlais tout à l'heure, à la légère, du crime de Don Carlos. Or, je sais, — j'en ai la preuve — qu'il a favorisé et ordonné la fuite de la marquise d'Amboise. Le vrai coupable, c'est lui ; la comtesse n'est que complice.

FRAY BERNARDO (REGARDANT FIXEMENT LE ROI)

Pourtant…

PHILIPPE II

Son châtiment sera tragique et prompt, je vous le jure.

FRAY BERNARDO

Et le procès de la comtesse dont nous tenons l'aveu…

PHILIPPE II

Et qu'importe une comtesse de France, quand il s'agit d'un prince d'Espagne. Don Carlos sera jugé cette nuit. Et le Saint-Père et l'Europe sauront que Philippe n'hésite jamais, fût-ce contre lui-même, à sauvegarder les droits de Dieu.

FRAY BERNARDO

Un tel exemple est le plus haut que vous puissiez donner.

PHILIPPE II

Vous m'y aiderez, mon Père. Puisque vous en avez le droit, vous remplacerez l'inquisiteur général Don Diego d'Espinoza. Vous vous adjoindrez quatre juges : ils sauront par vous combien ce crime me fait horreur. Don Carlos étant malade ne paraîtra point au procès ; il y sera représenté par Martin de Valesco, docteur des conseils de Castille, et par moi. Je le défendrai de mon mieux. Ainsi, tout se fera selon les règles, secrètement, mais tout à coup.

PHILIPPE II (AUX MOINES)

Restez : vous serez mes témoins.

PHILIPPE II (À DON PEDRO)

Prenez place, et consignez ce que je vais vous dire. Moi, le Roi, étant présents Fray Bernardo, évêque de Cuença, mon confesseur, et Fray Hieronimo, de l'ordre de saint François, j'atteste qu'en promettant à Don Juan d'Autriche de nommer Don Carlos gouverneur de mes État de Flandre, et d'autoriser le même Don Juan de l'y conduire, je n'ai agi, ni librement, ni de mon plein gré, mais uniquement pour éviter de plus grands maux, et mettre à l'abri du péril autant ma vie que l'honneur de ma couronne. Que personne donc ne se prévale de mes promesses.

Aux témoins, à FRAY BERNARDO et HIERONIMO.

Je signerai d'abord ; vous signerez après.

Pendant que le roi signe, le rideau tombe.

FIN DU DEUXIÈME ACTE

Appartement de la COMTESSE. À droite, l'alcôve ; au fond, large fenêtre. À gauche, deux portes. Il fait nuit.

DON CARLOS

Pour la première fois, j'ai défié mon père,
Je l'ai tenu à ma merci ; et ma colère
Intimidait son cœur et l'emplissait d'effroi.
Il a senti la mort le menacer par moi ;
Il a tremblé, il a prié, je n'ai plus crainte.

Àla COMTESSE.

Dire qu'il me parlait de toi avec des mots tranquilles, qu'il m'attirait vers lui, qu'il me rêvait empereur, qu'il me trompait avec de la tendresse… Ah ! bien-aimée, que n'étais-tu présente lorsque je l'ai flétri !

LA COMTESSE

Il n'oubliera jamais… jamais…

DON CARLOS

Qu'il se souvienne.
Je suis le seul dans son palais
Qui, en ses mains, détienne
Un droit égal au sien — et l'avenir !
Puisque sa race en lui-même ne peut finir
Puisque le Ciel le veut ainsi, personne au monde,
Surtout le roi, ne peut troubler,
En son règne de gloire et d'ombre entremêlé,
L'ordre divin que je seconde.

Un repos ; prenant les mains de la COMTESSE.

Qu'as-tu dit au moine ?

LA COMTESSE

La vérité. On me défiait d'être sincère ; je l'ai été jusques au bout — je me suis perdue. Déjà sans doute, le Saint-Office instruit ma cause et me condamne. Peut-être, ici même, tout à l'heure ses émissaires viendront-ils me chercher. Le roi sait à présent que j'ai sauvé la marquise, que seule…

DON CARLOS

Malheureuse ! que ne m'as-tu nommé d'abord ?

LA COMTESSE

Il ne faut pas qu'un seul de ses soupçons s'érige
Contre son fils.

DON CARLOS

Contre son fils.Mais il a peur de moi, te dis-je.
Je l'ai dompté, vaincu, lui, Philippe, le roi ;
Jamais je n'ai senti un tel orgueil en moi,
Ni pour mon entreprise un aussi clair présage.

LA COMTESSE

Carlos, si tu savais quels furent ses outrages !

Sous quels soupçons il me ployait. J'aurais, moi, comtesse de Clermont, espionné la cour, le roi, la reine, toi-même.

DON CARLOS

Tu ignores les affaires d'Espagne. Seules celles de Flandre…

LA COMTESSE

Ah ! celles-là sont ta gloire et ta vie !…

DON CARLOS (LA SERRANT CONTRE LUI)

D'ailleurs, ce que le roi pense ou dit,

Que nous importe, à l'heure où c'est moi seul qui monte,
Où mon impatience, avec fièvre, décompte
Les trop nombreux instants qui retardent encor
Mon arrivée en Flandre, avec mes clairons d'or.
Je te défends, je te protège, et je te porte,
Je te verse la fière ardeur que tu versas,

Aux jours de deuil torpide et lourd, en mon cœur las.
Ma jeunesse conquise enfin te fait escorte ;
Je te sauve à mon tour et t'enflamme de moi…

LA COMTESSE (MATERNELLE)

Berce en mes bras ta fièvre et ton triomphe, ô roi !
Espère et sois heureux de ta belle folie,
Goûte la volupté de tes désirs ; oublie
Ton passé morne et prends ton rêve merveilleux
Pour un monde réel que t'aurait fait un dieu.
Je t'aime trop, à cette heure, pour t'en distraire.
Tu te chantes vainqueur et dominant la terre,
Avec des mots jaillis du fond de ton bonheur.
Dût-il passer demain, sa joie et sa lueur
Illuminent quand même en ce moment ta tête.

Et c'est assez pour ne songer qu'à ce moment…

Repose en ton illusion, tranquillement,
À la veille d'entrer, front nu, dans la tempête.

DON JUAN, (frappe à la porte et entre familièrement ; DON CARLOS à le voir apparaître se dégage à peine des bras de la COMTESSE)

Tout ce que j'ai promis, Carlos, je le tiendrai.
Moi-même, avec mes vaisseaux clairs, je conduirai
Ta jeunesse vers les peuples de Flandre. Un cri
De délivrance acclamera notre cortège
En leurs cités dont renaîtront les privilèges.
Tu seras maître et souverain du beau pays

Qui domine le Nord et regarde la France.
Ton heure est là.

DON CARLOS

Ton heure est là.Et qui t'en donna l'assurance ?

DON JUAN

Le roi.

LA COMTESSE

J'ai peur.

DON CARLOS

J'ai peurFaut-il qu'il soit dompté par moi,
Pour, tout à coup, s'abandonner à un tel choix !

DON JUAN

Ce qui l'a décidé, c'est de te voir renaître ; c'est ta jeunesse, c'est ton courage, c'est ton audace. C'est de savoir quelle impatience tu mets à ordonner, et au besoin, à commander, pour ta gloire.

Je lui ai dit…

DON CARLOS

Tu as bien fait de le dire…

LA COMTESSE (effrayée)

Don Juan !

DON JUAN

Oh ! soyez sans crainte, Madame. J'ai éprouvé le roi avant de m'enhardir. Je n'ai agi que prudemment, alors que lui-même avait déjà promis.

DON CARLOS

C'était inutile. Il me craint. Il m'accordera tout.

DON JUAN

Il avait donné sa parole au duc d'Albe. Ses cavaliers de Lombardie et ses troupes de Naples et de Sicile étaient prêts. Sa sœur, la régente, après mille résistances, s'était rendue à ses raisons : elle se résignait à faire bon accueil au duc. Qu'importe ! Il préfère satisfaire ses peuples et son fils.

LA COMTESSE

Et ce revirement s'est fait soudain ?

DON JUAN

Et ce revirement s'est fait soudain ?Sur l'heure.

LA COMTESSE

Comme il paraît étrange, et quel doute s'effleure
En moi ; je n'y puis croire.

DON JUAN

En moi ; je n'y puis croire.Eh ! comtesse, pourquoi
Aussi violemment suspectez-vous le roi ?

Suis-je de ceux qu'on trompe et Philippe, mon frère
N'a-t-il donc plus le droit royal d'être sincère ?

Je suis quelqu'un qui compte et qu'on n'abuse pas ;
Je suis…

DON CARLOS

Dis-moi, Don Juan, quand serons-nous là-bas ?

DON JUAN

Le roi l'ordonnera lui-même.

DON CARLOS

Àquelle date ?

DON JUAN

Eh qu'importe !

DON CARLOS

Non pas ! je ne veux plus subir le bon plaisir du roi.

DON JUAN

J'ai sa promesse.

DON CARLOS

J'ai mes engagements. Cent cinquante mille ducats gonflent mes coffres et des lettres de créance me reviennent de Séville. Mes aides de chambre les répandent et le comte de Guelves et Juan Nunes sont mes répondants.

DON JUAN

Mais tu n'exiges pas que sur l'heure Philippe rappelle le duc d'Albe ? Quels que soient sa volonté et son pouvoir il ne peut…

DON CARLOS

Alors, j'agirai seul.

DON JUAN

Alors, j'agirai seul.Mais ce serait folie !
Tout le passé des rois à ton destin te lie.
J'entends monter vers toi la voix de ton aïeul.

DON CARLOS

Je ne veux rien entendre, et je partirai seul.

LA COMTESSE

Oui ! Oui !

DON JUAN

Oui ! Oui !Oh ! quels malheurs présage ta démence.
Une suprême fois, j'ose te supplier,
Par tout ce qui réveille en toi notre amitié,
Gardée intacte autour des souvenirs d'enfance,

De ne point t'opposer au geste clair du roi ;
Je ne veux pas, Carlos, que tu partes sans moi,
Que ma vaillance sûre abandonne la tienne
Ni que mon dévouement n'écarte ou ne prévienne
Le mauvais sort qui roule ainsi qu'un coup de dé.

Le roi est disposé à tout nous accorder ;
Il se souvient de sa jeunesse à lui ; il t'aime,
À cette heure il attend l'arrangement suprême
Et nous vaincrons tous deux.

DON CARLOS

Et nous vaincrons tous deux.Eh bien ! c'est décidé !
Je lui donne deux jours. Adieu, don Juan.

DON JUAN sort.

LA COMTESSE

Je lui donne deux jours. Adieu, don Juan.J'ai crainte,
Carlos. Philippe est plein d'astuce et plein de feinte ;
S'il te berçait d'un faux espoir et si son bras
Se redressait dans l'ombre ?

DON CARLOS

Se redressait dans l'ombre ? Il ne le pourrait pas,

Tant ma victoire est sûre et ma fuite certaine.
Avec ou sans mon père, il n'importe comment,
J'accomplirai ce que j'ai dit, superbement.
Don Juan m'escortera, comme un beau capitaine.
Il m'aime, alors qu'il n'aime pas le roi. Son cœur
Ne pourra résister au flux de mon bonheur
Qui largement l'emportera dans sa marée.
Jamais je n'ai senti mon âme aussi dorée…

Il se rapproche de la COMTESSE.

Oh ! donne-moi tes doigts, tes mains, ton front, tes yeux !
Laisse s'ouvrir le jardin d'or de tes cheveux
Où des lueurs et des parfums flottent et bougent.

Il dénoue la chevelure de la COMTESSE.

Donne ta bouche à ma bouche, ta bouche rouge
Pour que ma bouche, enfant, en dévore le feu.

LA COMTESSE

Restons ici, veux-tu, longtemps, longtemps encore.
J'ai peur, sais-je pourquoi ? de cette brusque aurore,
Que des barres en noir lignent à l'horizon.
Répète-moi que j'ai ton cœur, que j'ai raison
De m'abîmer en toi pour ne plus me reprendre.

DON CARLOS (comme s'il priait)

Ce n'est plus que ta voix que je voudrais entendre
Pendant l'éternité ;
Ce n'est plus qu'en tes yeux et leurs regards
Que mes désirs hagards
Voudraient descendre,
Pendant l'éternité ;
Et ce n'est plus qu'en ton âme profonde,
Que je voudrais me retirer du monde
Pendant l'éternité.

LA COMTESSE (passionnée)

Encor ! encor ! encor !

DON CARLOS, (s'enlaçant à la COMTESSE)

Encor ! encor ! encor ! Tu m'es la Vierge
Triomphante parmi les forêts d'or des cierges,
Qu'à Guadeloupe on invoque depuis cent ans ;
Tu m'es la force et la ferveur et l'éclatant
Bonheur qui coule, avec mon sang, dans mes artères ;
Tu m'es l'ivresse et la splendeur dont vit la terre,
Et je me sens indigne et malheureux vraiment
De ne t'avoir encor, par un tourment

Funèbre et volontaire,
Pu conquérir aux yeux du ciel :
Je voudrais tant souffrir pour mériter nos joies !

LA COMTESSE

Ah ! le rêve insensé dont te voilà la proie !
L'amour, ami, l'amour jeune et torrentiel
Bondit, par des pays si rayonnants de flamme,
Qu'ils absorbent en eux l'ombre qu'y fait la mort.
Quand nous serons tous deux en Flandre et que le sort,
Avec d'autres pensers incendiera nos âmes,
Et brûlera nos cœurs d'un feu plus résolu,
Nous aimerons l'amour, pour lui-même, sans plus.

Bruits au dehors.

DON CARLOS

Oh ! tu me fus, et sœur, et mère, autant qu'amante ;
Tu m'as montré, avec tes tendres mains ardentes,
La lutte et ses dangers, comme une guérison.
Réjouis-toi, car aujourd'hui les horizons
Brûlent des rayons d'or qu'y projettent mes rêves.

Je marche environné de drapeaux et de glaives,
Un sang vainqueur emplit mon être à le briser ;

Tout mon destin devant les cieux se renouvelle,
Tout m'est orgueil et joie et vision nouvelle :
Je suis ivre de moi ainsi qu'un insensé.

Bruits violents à la porte.

LA COMTESSE, (TRÈS ANGOISSÉE

Écoute, écoute donc.

DON CARLOS, (TOUT À COUP DÉCIDÉ)

Écoute, écoute donc.Et qu'ils entrent !

LA COMTESSE

Écoute, écoute donc.Et qu'ils entrent ! Folie !

DON CARLOS, (PROTÉGEANT LA COMTESSE)

Je suis ton défenseur et mon âme est remplie
De ton ivresse, enfant, jusqu'à tenter la mort !

LA COMTESSE

Carlos, ô mon aimé…

DON CARLOS

Carlos, ô mon aimé…J'ai pris en main ton sort
Je veux te sauver seul.

LA COMTESSE

Je veux te sauver seul.Carlos ! Carlos !

DON CARLOS

Je veux te sauver seul.Carlos ! Carlos ! Qu'ils entrent !

FRAY BERNARDO

Au nom du Saint-Office et du Saint-Patrimoine
De l'Église…

DON CARLOS, (PROTÉGEANT LA COMTESSE)

De l'Église…Je suis Carlos d'Espagne, moine,
Je te défends d'oser…

FRAY BERNARDO

Je te défends d'oser…Défendez-le à Dieu,
C'est lui, lui seul qui parle ici, lui seul qui veut.

DON CARLOS

Je suis ton roi.

FRAY BERNARDO

Je suis ton roi.Dieu est le vôtre, et Dieu vous parle.
Écoutez-le parler, et taisez-vous. Don Charles.

Un silence.

La mort en cet instant vous ouvrirait l'enfer.

DON CARLOS (ÉTONNÉ)

L'enfer…

FRAY BERNARDO

L'enfer… J'arrive à temps pour vous faire la grâce
De bien mourir, après avoir longtemps souffert.

DON CARLOS

Moi ! Moi ! m'ouvrir l'enfer !

FRAY BERNARDO

Moi ! Moi ! m'ouvrir l'enfer ! Prince, nul ne surpasse,
Si haut soit-il, les jugements de Dieu.

DON CARLOS (PROSTRÉ)

Si haut soit-il, les jugements de Dieu. L'enfer.

FRAY BERNARDO

Au nom du Saint-Office et du Saint-Patrimoine de l'Église, Carlos, prince des Asturies, fils de Philippe, deuxième du nom, a été déclaré coupable d'avoir soustrait, par son aide et secours, la marquise d'Amboise, ennemie de la foi et de l'Espagne, à la justice de Rome et du roi. En foi de quoi, le tribunal du Saint-Office l'a condamné aux peines prescrites qu'il subira sans retard, lui épargnant, en sa qualité d'infant, le garot ou le bûcher.

DON CARLOS (COMME HÉBÉTÉ)

L'enfer ! m'ouvrir l'enfer ! m'ouvrir…

FRAY BERNARDO

Et maintenant, il faut songer au repentir,
Prince d'Espagne, à qui Jésus-Christ fera grâce.

Il n'est crime si grand que le pardon n'efface.
Votre cœur se repent-il ?

DON CARLOS (machinalement)

Votre cœur se repent-il ? Oui.

FRAY BERNARDO

Votre cœur se repent-il ?Oui.Sincèrement ?

DON CARLOS

Votre cœur se repent-il ? Oui.Sincèrement ? Oui.

FRAY BERNARDO

Je vous laisse prier.

LA COMTESSE (comme se réveillant)

Je vous laisse prier.Oh les moines terribles !
Ainsi, ce n'est plus moi qu'ils désignent pour cible,
Ce n'est plus moi qu'ils punissent et tuent, c'est lui,
Le pauvre enfant en qui je réveillais la vie.
Ô cieux, dont la justice immense est asservie
Par ceux mêmes qui s'en disent les serviteurs,
Ô cieux pâles et flamboyants, dont les hauteurs
S'illuminent soudain de héros clairs qui furent
Sur la terre, des rois, n'entendez-vous donc rien
Des voix de désespoir et des cris de torture
Qu'un Philippe d'Espagne arrache au sol chrétien !

Se penchant vers DON CARLOS.

Ôpauvre infant qui tremble ! Ô toi qui fus mon maître !

Ôtriste cœur brûlé de fièvre et de projets
Comme hier encor, superbement, tu me parlais
Et comme te voici prostré devant un prêtre.

DON CARLOS demeure comme égaré.

LA COMTESSE (s'avançant vers le moine)

Moine, assassinez-moi avec le roi Carlos ;
Sachant ce qu'il a fait, je veux ma part entière,
Dans ce que vous nommez sa faute et son complot.
Ce sera mon seul vœu, mon unique prière ;
Notre amour est de ceux qui traversent la mort.

FRAY BERNARDO

Le roi Philippe est seul maître de votre sort.

LA COMTESSE

Et que vous faut-il donc pour me frapper sur l'heure ?
Seule, j'ai tout conduit ; seule, ici, je demeure,
Debout, pour vous braver et pour sauver, la nuit,
Quand vous dormez, vos condamnés et vos proscrits.
L'infant Carlos m'aimait ; ma ferveur imprudente
A jeté, dans son cœur, les semences ardentes :
Amour, lutte, révolte et la pitié pour ceux
Dont vous noyez les cris en vos brassins de feu.

FRAY BERNARDO (froidement)

Priez ! Priez !

LA COMTESSE

Priez ! Priez ! Non, non ! Le sang rougit vos crosses ;
Ma foi s'en est allée et mon plus grand tourment
Sera de n'avoir pu crier publiquement :

Elle crie.

Que j'arrache mon âme à vos dogmes féroces.

FRAY BERNARDO (VIOLENT, AUX SOLDATS)

Emmenez-la d'ici et jetez-la aux fers.
Elle est damnée.

Une partie des soldats s'emparent de la COMTESSE.

DON CARLOS (MACHINAL ET STUPIDE)

Elle est damnée.Ouvrir l'enfer ! ouvrir l'enfer.

FRAY BERNARDO (AUX SOLDATS QUI RESTENT)

Et désignant DON CARLOS.

Emparez-vous de lui et faites ce qu'il faut.

Puisque vous vous êtes repenti, je vous absous de vos péchés anciens, de ceux que vous avez commis avec cette femme (il désigne la porte par laquelle la comtesse est sortie), de ceux que vous commettez peut-être en ce moment de révolte et de rage. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Amen.

FRAY BERNARDO

Étendez-le, tout de son long. Mettez en croix
Les mains sur la poitrine.

Au chef des gardes.

Les mains sur la poitrine.Allez chercher le roi.

FIN DU DERNIER ACTE

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Deux_drames_%28Verhaeren%29. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.